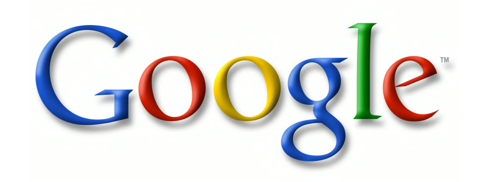
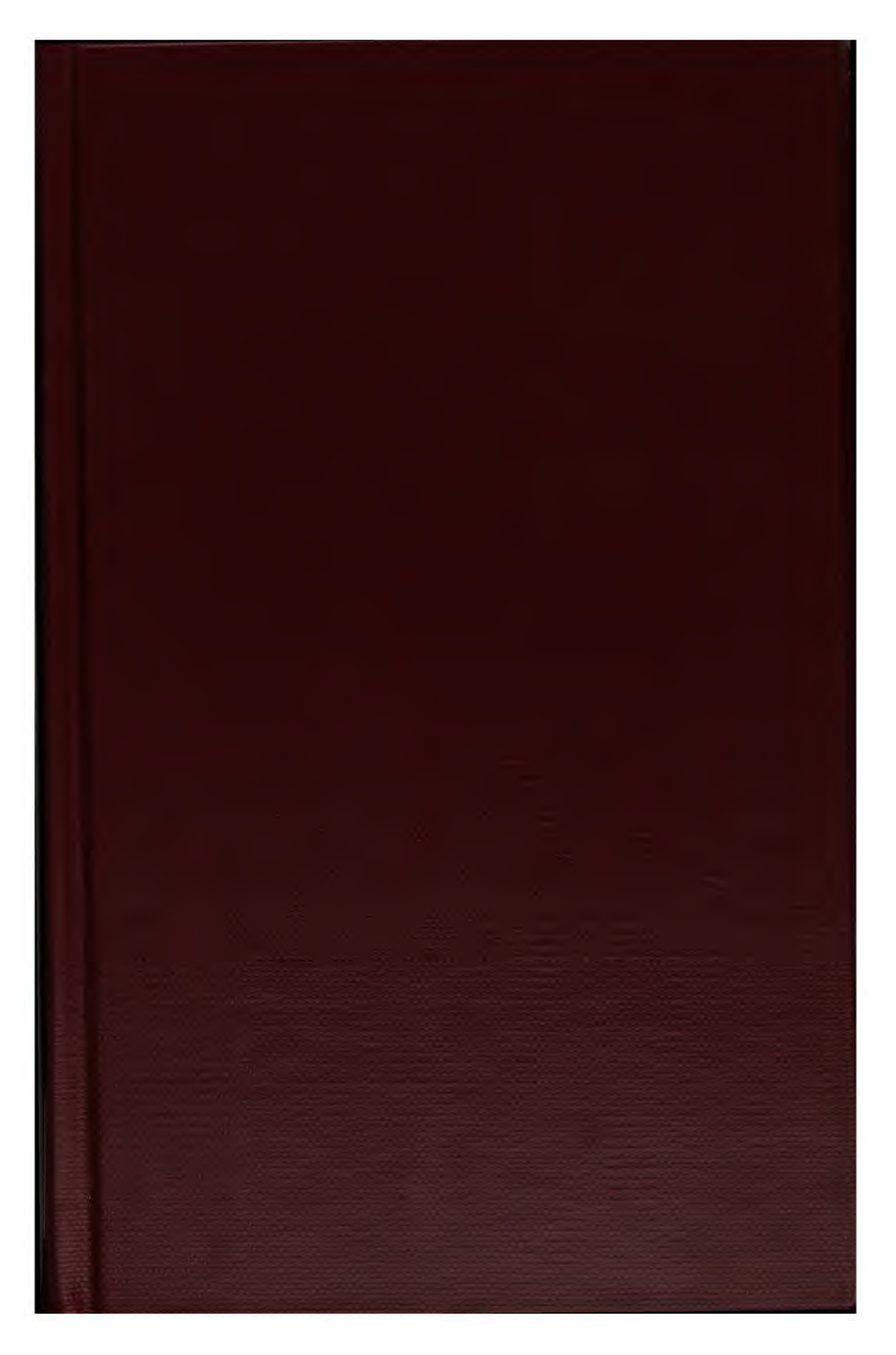
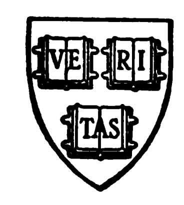
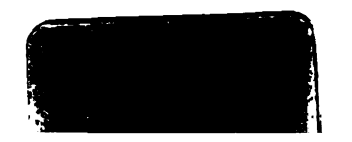

Google




VE RI
TAS



Cook

LES ITALIENS

PROSATEURS FRANÇAIS

ÉTUDE

SUR LES ÉMIGRATIONS ITALIENNES

DEPUIS BRUNETTO LATINI JUSQU'À NOS JOURS

PAR LE PROF.

JOSEPH ARNAUD

> Una Storia dell' emigrazione italiana resta ancora da farsi.
>
> César Balbo. *Résumé de l'histoire d'Italie.*



MILAN

Typographie de Dominique Salvi

1861



LES ITALIENS

PROSATEURS FRANÇAIS

ÉTUDE

SUR LES ÉMIGRATIONS ITALIENNES

DEPUIS BRUNETTO LATINI JUSQU'À NOS JOURS

PAR LE PROF.

JOSEPH ARNAUD

Una Storia dell' emigrazione italiana resta ancora da farsi.
CÉSAR BALBO. *Résumé de l'histoire d'Italie.*



MILAN

Typographie de Dominique Salvi

1861

LES ITALIENS PROSATEURS FRANÇAIS

ÉTUDE

SUR LES ÉMIGRATIONS ITALIENNES

DEPUIS BRUNETTO LATINI JUSQU'À NOS JOURS

PAR LE PROF.

JOSEPH ARNAUD

> Una Storia dell' emigrazione italiana resta ancora da farsi.
>
> CÉSAR BALBO. *Résumé de l'histoire d'Italie.*



MILAN

Typographie de Dominique Salvi

1861



1878, Nov. 25.
Gift of
W. D. Howells,
of Belmont.

A L'AMITIÉ ÉPROUVÉE

DU CHEVALIER

ANTOINE GARGANTINI

PATRIOTE SANS CALCUL ET SANS REPROCHE

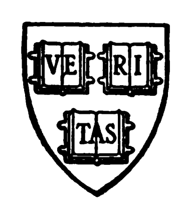
CETTE ÉTUDE INTERPRÈTE

DE NOS LUTTES ET DE NOS TRIOMPHES

CHAPITRES

LES ITALIENS

QUI ONT ÉCRIT EN LANGUE FRANÇAISE


VE RI
TAS

LES ITALIENS

PROSATEURS FRANÇAIS

ÉTUDE

SUR LES ÉMIGRATIONS ITALIENNES

DEPUIS BRUNETTO LATINI JUSQU'À NOS JOURS

PAR LE PROF.

JOSEPH ARNAUD

> Una Storia dell' emigrazione italiana resta ancora da farsi.
>
> César Balbo. *Résumé de l'histoire d'Italie.*



MILAN

Typographie de Dominique Salvi

1861



Mais ce n'était pas seulement des lettrés illustres brillants autour du trône des Valois, qui affligeaient les partisans de l'intégrité gauloise, représentés par les indépendants et les frondeurs huguenots. Le journal de l'Estoile (1) est rempli d'invectives et de satires contre les Italiens qui envahissent la guerre, les finances, la magistrature, les Sardini, les Gondi, les Adjaccto, les Strozzi, les Gonzague, les Rucellai, les Delbene, les Guadagni. « Comme si on eust voulu établir en France, ajoute-t-il, une domination étrangère, pour l'asservir et tyraniser au préjudice des lois du royaume. » Henry Estienne dans sa rancune huguenotte s'en prend d'abord au langage italien pour remonter plus haut. Au début de ses *Dialogues du nouveau langage français italianizé*, voici comme il fait discourir son italianiseur Philausone. « Il n'y a pas long temps qu'ayant quelque *martel en tête*, et à cause de ce estant sorti après le *past* pour *spaceger*, je trouvai par *la strade* un mien ami nommé Celtophile. Or voyant qu'il montrait estre tout *sbigottit* de mon langage (qui est toutefois le langage courtisanesque dont usent aujourd'hui les gentilhommes *francés* qui ont quelque *garbe*), je me mis à *ragioner* avec luy. Et voyant que ce langage italianizé lui *semblet* fort *strane*, voir avoir de la grosserie et de la balorderie, je pris beaucoup de fatigue pour lui *caver* cela de la tête. Mais je ne trouvés point de raison *bastante* pour ce faire ».

Montaigne lui aussi malgré son esprit éminemment gaulois, fut gagné par l'italianisme. A son voyage en Italie après avoir visité le Tasse dans l'hôpital de Florence, après avoir acheté bien des bouquins italiens « qu'il feuilletait sans ordre et sans desseing, à pièces décousues », il essaya d'écrire la relation de son voyage en langue italienne. *As-*

(1) Pag. 57.

saggiamo, écrit-il, *di parlare un poco quest' altra lingua, massime essendo in questa contrada dove mi pare sentire il più perfetto favellare della Toscana:* mais au bout de quelques centaines de pages il en reste là.

A l'avénement d'Henry IV l'invasion italienne se ralentit; mais après un temps d'arrêt assez court, elle reprit son essor par la guerre de Mantoue (1627), et la Régence de Marie de Médicis. « Malheureusement, dit M. Rathéry (1), que nous avons souvent consulté dans ces premières phases, la patrie du Tasse et de Raphaël était devenue celle du Marini et de Pierre de Cortone. Elle avait cessé d'être un modèle, et nous l'imitions encore par habitude ».

Avec la régence de Marie de Médicis et la faveur du Maréchal d'Ancre (Concini) il y eut récrudescence de politique italienne et de plaintes contre l'immixtion des étrangers dans les affaires de l'état. Autour du florentin Concini, devenu avec sa femme l'arbitre de la cour, on voyait entre autres l'abbé de Rucellai, neveu de Monsignor della Casa, et le fameux Chevalier Marini, qui recevait deux mille écus d'or de pension, outre les cadeaux, tandis que le Tasse s'était vu à Paris dans la nécessité de mettre en gage ses chemises pour 24 livres. Mais il en est toujours ainsi. L'homme de talent plie, se façonne et fait fortune. Le génie reste entier et meurt à l'hôpital.

Nous voici arrivés à la troisième et dernière phase de l'italianisme en France. Elle prend date du Ministère du Cardinal Mazarin. Ses nièces les Mancini et les Martinozzi entre belles et laides, ne furent pas pour peu de chose à entretenir la mode de l'italien en France. Il est vrai qu'elles méprisaient souverainement l'orthographe lorsqu'elles se

(1) *De l'influence de l'Italie sur les lettres françaises*, Ouvrage qui a remporté le prix décerné par l'Académie.

livraient à la correspondance épistolaire (1), mais les duchesses françaises n'ont-elles pas aussi souffleté l'orthographe jusqu'à la Révolution, jusqu'à l'Empire inclusivement? Voici l'hôtel Rambouillet, d'abord hôtel Pisani. Deux Italiennes, Julie Savelli et Catherine de Vivonne, née Pisani, les amies intimes de Madame de Sévigné, y avaient fondé ce fameux bureau d'esprit qui contribua à répandre celui de conversation et de société dont la France avait un si grand besoin au sortir des guerres civiles. Madame de Sévigné ne pouvait rester longtemps séparée de son cher abbé Corbinelli, et trouvait toujours des adages italiens au bout de sa plume. En sortant des eaux de *Tendre* on se rendait à la Comédie Italienne, déjà établie en France depuis 1577 à l'hôtel Bourbon, sous le nom de *Compagnia dei Gelosi* (2). Pendant la minorité de Louis XIV Regnier Desmarais composait des vers en italien. Il faisait même passer une de ses pièces pour être du Pétrarque (sans doute à ceux qui ignoraient ce poéte). Voiture, le premier qui fut en France ce qu'on appelle bel esprit, fit des vers italiens (et quels vers!). Le savant Ménage en fit à son tour: et le grammairien Vaugelas, un des premiers qui aient épuré et réglé la langue française, pouvait faire des vers italiens, sans en pouvoir faire des français, au dire de l'auteur du *Siècle de Louis XIV.*

Après la mort de Mazarin (1661), lorsque Louis XIV eut prononcé son fameux: *l'état c'est moi*, il y eut en France réaction définitive contre la tradition italienne. A part Molière et Lafontaine qui s'égarèrent un peu sur les vieilles routes, les écrivains français se livrèrent désormais sans intermédiaires à l'étude de l'antiquité. Pendant près de

(1) Voir Amédée Renée: *Les Nièces de Mazarin* et les pièces qu'il cite.
(2) Voir Napione: *Dell'uso e de'pregi della lingua toscana.*

cent soixante-dix ans l'influence italienne s'était exercée en France sur l'érudition, les beaux-arts, la littérature, la politique, les mœurs et le langage.

Au siècle suivant on ne trouve plus que la lettre étriquée et chancelante de Voltaire à Benoît XIV, en lui dédiant Mahomet; et je crois, Dieu me pardonne, qu'il faut s'en tenir aux lettres de Paul Louis Courier sur sa fameuse tache d'encre, pour toute excursion française dans le champ italien au siècle où nous vivons. Les Français ne se gênent plus d'apprendre les langues étrangères, depuis que tout le monde parle la leur.

Nous allons voir le colloque continué en langue française.



CHAPITRE II.

Citation de Macaulay — Alarmes exagérés et ostracismes de Gioberti — Après l'avantage français, l'avantage italien — La cause de l'Italie plaidée en langue française par des Italiens.

Dans le tableau qu'il trace de l'état de l'Angleterre en 1685 l'historien Macaulay a ce qui suit: « Les studieux de la bonne latinité étaient nombreux. Le langage de Rome n'avait pas perdu son caractère souverain, et en plusieurs parties de l'Europe était encore indispensable à un voyageur ou à un négociateur. La parfaite connaissance de cette langue était donc alors un ornement plus commun qu'aujourd'hui. Cependant le latin aussi cédait le pas à un plus jeune rival. La France réunissait alors tutte sorte d'ascendant. Le français allait devenir bien vite le langage universel de la diplomatie. Dans cette île il y avait certes moins de servilité que sur le continent; mais enfin même ici on rendait gauchement et lourdement hommage à la suprématie littéraire de nos voisins. Le toscan harmonieux, si familier aux dames et aux damerets de la cour d'Elisabeth, tomba dans le mépris. Un gentilhomme qui citait Horace ou Térence dans la bonne société, n'était regardé que comme un pompeux pédant. Mais la meilleure preuve qu'il pût donner de ses talents, c'était d'entrelarder sa conversation de bribes de français. Dryden dit alors quelque part:

Hither in summer evening you repair,
To taste the *fraîcheur* of the summer air.

En Italie le revirement d'influence qui tourna au profit de la langue française, commença par les affirmations de puissance, nous allions dire de violence, que Louis XIV fit sentir à Gênes et à Rome. Tout s'incline à la force dans ce monde, et l'on se plait à étudier et imiter les nations dominantes. Au siècle suivant les luttes que les athlètes de l'encyclopédie soutinrent contre les vieux pouvoirs, eurent leur contrecoup sur les rives du Po et du Tessin; et le courant d'idées qui se frayait un passage à travers les Alpes, n'était pas favorable à l'autonomie du langage italien. Ceux qui avaient à cœur ce dernier vestige de notre nationalité, en furent à plusieurs reprises effrayés.

Ce grand prêtre politique des lettres italiennes qui s'appelle Gioberti, se plaint souvent dans ses massifs écrits de ce que l'Italie, au siècle dernier, fut devenue une Gaule Cisalpine toute entière. Il déplore que l'engoument pour tout ce qui tenait à la France, ait entraîné les écrivains de la péninsule, de cette époque, à écrire en français avec des désinences italiennes. Ces Italo-gaulois, comme il les appelle, auraient fini par tout perdre si on ne les eût arrêté. Son devancier Foscolo avait, lui aussi, jeté le cri d'alarme dans un sonnet célèbre (1), et avant lui Alfieri, qui écrivait pourtant le canevas de ses pièces en français, se donna pleine carrière dans une satire de mauvais goût, contre la nation qui donnait l'éveil à la raison opprimée dans une langue claire, philosophique et communicative.

Pour en revenir à Gioberti, le savant abbé, dans sa sainte colère, dénonce à une vindicte posthume ces préva

(1) Or ardi, Italia, al tuo genio ancor queste
Reliquie estreme di cotanto impero;
Anzi il toscano tuo parlar celeste
Ognor più stempra nel sermon straniero;
Onde, più che di tua divisa veste,
Sia il vincitor di tua barbarie altero.

ricateurs italo-gaulois, ces coupables de lèse-nation qui osèrent sacrifier la pureté de la langue révérée sur l'autel du philosophisme français. Comme Baretti il ferait presque bon marché des Cesarotti, des Algarotti, des Beccaria, des Genovesi, des Verri, des Galiani et des Filangeri. Il voudrait que les Italiens n'eussent jamais déserté la philosophie au beau style de Cavalca, Passavanti, Gelli, Casa, Castiglione, Speroni, Vettori, Segni, Varchi, Adriani, Doni, Bartoli, Pallavicini, Zanotti, Gravina et (ici nous n'avons garde d'objecter) de Machiavel et de Galilée. Les livres bien écrits sont une belle chose, sans doute, mais les livres bien pensés valent encore mieux, selon nous. Qui voudrait que le livre des *Délits et des peines*, que les écrits de P. Verri, que *la Science de la Législation* n'eussent jamais paru parce que ces ouvrages sont écrits dans un italien francisé? Qui voudrait supprimer les Comédies de Goldoni parce qu'elles ne sont pas écrites dans un italien assez pur? Le plus emporte le moins en pareil cas, et d'ailleurs le remède se trouvait à côté du mal. N'y avait-il pas en même temps pour correctifs de ces écarts, Muratori, Tiraboschi, Maffei, Alfieri, Parini, Gozzi, Baretti, Métastase et tant d'autres qui gardèrent intact le palladium de la belle langue italienne? Ils furent suivis par Foscolo, Monti, Perticari, Botta, Cesari, et l'onde bourbeuse mais féconde se clarifia tout à fait, et le domaine respectif des deux langues ne fut plus, à quelque exception près, empiété.

Mais quels que fussent les nœuds d'amitié qui resserrèrent plus ou moins les deux nations latines, cette amitié ne pouvait de tout temps rester inaltérable; elle ne pouvait être partagée ni en égale mesure ressentie par toutes les masses et tous les individus qui la composaient. Quand on dit l'opinion publique d'une nation, on s'exprime incorrectement à mon avis. Il faudrait toujours dire, les

opinions publiques, sauf à désigner la dominante. Or ent
France et Italie, la religion, la politique, les intérêts, l
science élevèrent souvent des dissentiments, créèrent d
antagonismes, entretinrent des jalousies. Faut-il constat
un fait qui paraît au premier coup inexplicable? A mesu
que l'influence politique, commerciale et littéraire de l'Itali
baissait en Europe, l'esprit de dénigrement à son e
droit était répandu par le peuple le plus généreux et l
plus chevaleresque de la terre; et lorsque la sœur aîné
du Latium fut tout-à-fait abattue, elle fut accusée, calomni
par la France, par une grande partie de la France, et
nos jours outragée par un de ses poëtes qui l'appela
terre des morts.

Il fallait que l'Italie dissipât par la parole et par les fai
d'injustes préventions et des accusations incessantes. No
devions à la partie bienveillante de la nation française
nous redresser de toute notre hauteur contre des attaqu
dévergondées. Il y avait là un grand procès à vider, et l
Italiens mis en cause n'en devaient pas laisser exclusiv
ment la défense à leurs amis. La victoire a plus d'une fo
prononcé; l'arrêt a été rendu, mais, hâtons-nous de le dir
la parole n'y fut pas pour peu de chose. Nous allons e
trer dans le cœur de notre sujet.

Une fois reconnu que l'Italie a perdu le terrain da
le domaine européen de sa langue; que la France l'a to
envahi au profit de la sienne; que l'Italie, pour se cor
muniquer à sa sœur heureuse, ne doit pas briser la scu
pture en marbre de sa langue et lui substituer du plâtr
ou, sans métaphore, ne doit pas démonétiser l'italien p
des allures françaises; une fois constaté, disons-nous, l'ava
tage linguistique des Français, constatons de suite cel
des Italiens. C'est d'avoir trouvé dans le vaste polièdre
leur génie ce pouvoir de transformation qui leur a p

mis d'écrire en français, et de plaider eux-mêmes leur propre cause devant ce tribunal suprême, où sont portés aujourd'hui tous les procès de la civilisation.

Cet avantage, il est vrai, l'Italie le partage en certaine mesure avec les Espagnols (1), les Allemands, les Hongrois, et surtout avec les Russes et les Polonais. Mais nous avons l'espoir de démontrer que sur ce terrain aucune nation ne saurait lutter avec l'Italie et que, pour le fond comme pour la forme, aucun peuple n'a écrit en français des œuvres aussi remarquables que les Italiens. Je n'en excepterai pas même le groupe prussien, où l'on compte Frédéric II, Ancillon, Savigny et Heine (2), ni les récents publicistes russes, les Tolstoi, les Golovin, les Troubetzkoy, qui ont pourtant un cachet bien français dans leur style. Châteaubriand a écrit que « les Slaves parlant avec facilité toutes les langues, n'ont dans chacune de ces langues aucun style » (3). Nous n'avons garde de nous associer à la remarque de l'auteur d'Outre-Tombe, mais nous maintenons la suprématie des Italiens dans le champ de la littérature française. On ne sera pas tenté de leur en disputer le mérite, lorsqu'il sera reconnu que la plupart y ont été appelés, non par vanité de gloriole, mais par les nécessités de l'exil, par l'intérêt de la science, par des raisons de patriotisme.

---

(1) Llorente écrivit d'abord sa fameuse *Histoire de l'Inquisition* en français.
(2) L'Allemand qui fut le plus français après Voltaire, a dit M. Thiers.
(3) *Essai sur la poësie anglaise*, vol. II.

CHAPITRE III.

Défilé des auteurs — Premières émigrations. De 1799 à 1821.

Nous n'irons pas secouer la poussière des bibliothèques pour dénicher les quelques bouquins enfouis qui peuvent avoir été écrits par des Italiens en français, avant que cette langue fut fixée. Brunetto Latini, le maître de Dante (1), écrivit son *gran Tesoro*, et Marco Polo son grand *Voyage* en langue française; cela est bon à rappeler. Mais après avoir cité ces noms illustres, nous ne nous arrêterons ni aux vers en baragouin français d'Allione d'Asti (2), ni au chroniqueur padouan Da Canale, qui raconte les atrocités d'Ezelin dans un français aussi barbare que le cœur du tyran, ni aux écrivailleries françaises du pamphlétaire anticlérical Gregorio Leti (3). Nous commencerons notre défilé par l'abbé napolitain Galiani, qui publia en France, l'an 1769, un livre en français sur le commerce des grains.

Certes si jamais sujet était fait pour exclure l'aménité et les grâces du style, c'était bien un sujet d'annone et de réduction de tarif. L'abbé Galiani qui à l'âge de 21 ans

(1) *Dantes loquebatur idiomate gallico non insipide, ferturque ea lingua scripsisse nonnihil* (Ancien biographe de Philelphe, *Opere di Dante*, Venezia 1758).

(2) Écrits de 1494 à 1520, et publiés pour la première fois par J. C. Brunet en 1839, Paris.

(3) Critique historique, politique, économique et comique sur les coteries anciennes et modernes.

avait déjà publié à Naples un livre remarquable sur la *Monnaie*, venu à Paris comme secrétaire d'ambassade de son gouvernement, écrivit en 1760, à l'occasion de la disette des grains, des *Dialogues* si pétillants d'esprit, qu'ils firent événement dans la société française. En répondant à Diderot, qui lui en avait envoyé à Ferney un exemplaire, Voltaire s'exprime ainsi : « Il me semble que Platon et Molières e soient réunis pour composer cet ouvrage. Je n'en ai encore lu que les deux tiers, j'attends le dénouement de la pièce avec grande impatience. On n'a jamais raisonné ni mieux, ni plus plaisamment..... Oh ! le plaisant livre, le charmant livre que les *Dialogues sur le commerce des blés!* Qu'il m'a fait du plaisir ! Que j'en sais bon gré à l'auteur ! Frédéric II, ami des Italiens et de tout ce qui sentait l'élégance, en fit aussi l'éloge. Le petit abbé Galiani n'était pas moins riche d'esprit dans ses écrits que dans sa conversation. Il était particulièrement fêté, choyé, caressé dans la coterie du baron d'Holbach.

C'est à propos de lui que la duchesse de Choiseul disait : « En France il y a de l'esprit en petite monnaie, et en Italie en lingots ». Hâtons-nous de recueillir ces témoignages de courtoisie française. Nous pourrions pendant longtemps ne pas en trouver de pareils.

Parmi la pléiade d'économistes italiens qui brillèrent au dernier siècle, où, quoique on en ait dit, il y avait en Italie autre chose que l'Arcadie avec ses succursales, il faut placer le piémontais Maurice Solera. En 1784 il fit paraître en français un *Essai sur les valeurs*, où il propose une banque d'agriculture pour le Piémont. A part la matière, où il déploya d'excellentes vues, que le gouvernement d'Amédée III était près d'adopter, n'eût été la suffisance jalouse d'un ministre, il a une période française qui se traîne sur les *qui* et sur les *que*, autant qu'on peut en

juger par les citations qu'en fait Joseph Pecchio (1). Nous l'avons mis à côté de Galiani par loi d'affinité, aussi bien que par contraste.

De Galiani à Algarotti il n'y a que le corridor de l'encyclopédie. Sa correspondance révèle une grande facilité d'écrire en français. On n'est pas commensal de Frédéric II avec Voltaire, d'Argens, La Mettrie et Maupertuis, sans acquérir de la dextérité dans la conversation française; et le style épistolaire est-il autre chose qu'une conversation avec une personne absente? La traduction française de son *Newtonianisme pour les dames*, petit ouvrage où Algarotti fit pour le système de Newton ce que Fontenelle avait fait pour celui de Descartes, le mit à la mode en France. Ses ouvrages ont été presque tous traduits en français.

Voltaire avait depuis longtemps appelé Goldoni *fils et peintre* de la nature. Ce réformateur du théâtre comique italien (que l'ombre de Baretti en prenne son parti) vint en France en 1761 appelé à diriger la comédie italienne au théâtre de la Cour. Logé à Versailles, il y cumulait la charge de maître d'italien des sœurs de Louis XVI; il y vivait aussi heureux qu'on peut l'être à une cour. Dans les loisirs que lui laissait son double emploi, il composa pour la scène française cette comédie si belle de simplicité et de caractère qui s'appelle *Le Bourru bienfaisant*, et qui est restée au répertoire français. A l'âge de quatre-vingt ans il évoqua ses souvenirs de jeunesse et écrivit à Paris les *Mémoires* de sa vie. Nous conseillons la lecture de ces Mémoires d'autrefois à toutes les personnes dégoûtées des Mémoires d'aujourd'hui. Avec Goldoni on n'a pas affaire à une personnalité inquiète, maladive et superbe,

(1) *Epilogo critico degli economisti italiani*, 1 vol. Lugano 1829.

mais à un homme d'un laisser aller charmant, d'une bonhomie spirituelle, d'une prolixité pleine de grâce et qui ne tire aucune importance de la plus importante des choses à laquelle il se soit trouvé mêlé. On sait que la Convention nationale fit les frais des funérailles de Goldoni, à qui elle avait déjà rétabli sa pension sur le rapport d'André Chénier. La Comédie française ferma ses portes et prit le deuil le jour de sa mort. La Comédie italienne, hélas! en est réduite à le porter encore (1).

C'est peut-être à cause des éloges prodigués par Voltaire à Goldoni, que le bilieux Baretti, dans son *Étude* écrite en langue française sur *Shakespeare*, prodigue le fiel de sa critique au patriarche de Ferney. C'est une diatribe en règle comme l'adversaire d'Appiano Buonafede savait en faire. Écoutons plutôt. « Mais que dirons-nous d'un homme qui tantôt donne le titre de génie à Shakespeare et tantôt le titre de sauvage ivre et d'histrion barbare? Qui donne tantôt raison aux Anglais les mieux instruits de ce qu'ils l'admirent, et tantôt s'évertue avec toute l'animosité possible pour le rendre abominable à l'Académie française et à tout l'univers? N'est-ce pas là une duplicité qui révolte? une effronterie de contradiction dont une poissarde rougirait *comme une coquine?* »

Abstraction faite du ton agressif et des gros mots du Baretti, car plus loin il appelle Voltaire « un imposteur insolent », on voit par cette citation qu'il n'était pas précisément *at home* en écrivant le français. Il a prouvé par son livre intitulé *The Italians*, écrit en anglais, qu'il

(1) Monsieur Ciompi vient de faire paraître à Paris une *Étude historique sur la vie de Goldoni.* « On trouve dans cette *Étude* outre la vie du grand comique italien et une analyse de son théâtre, une histoire juste et complète de l'art dramatique en Italie ». Ainsi M. Léon de Wailly dans *L'Illustration* du mois d'octobre 1860.

savait mieux manier cette langue et on s'en expliqu
motifs. Ayant longtemps vecu en Angleterre, il ava
se rendre la langue d'Albion familière par l'étude
auteurs aussi bien que par le commerce oral des
de lettres, de son ami Johnson surtout; tandis qu'i
s'était formé à l'étude du français que sur les livres.
xicographe distingué pour son temps; poliglotte, ayant
même en langue espagnole, sans altérer par là la pure
langage italien, Baretti, à part ses jugements acerbes
la postérité n'a pas ratifié, est un des exemples de
facilité de transformation linguistique innée chez les It
et qui tient, je crois, aux qualités musicales dont ce
ple est doué.

Ce fut pendant les péripéties du drame républicai
Italie qu'une première émigration de patriotes italiens
les pas des armées françaises, battant en retraite et qui
le sol naguère régénéré.

La coalition des Austro-Russes, victorieuse pendant
mois (1799), prépara par des maladresses de barbari
nouvelle réaction de la liberté. Mais en attendant q
cents patriotes étaient jetés dans les bagnes de Catt
de Sebenico. Le reste s'exilait en France. Bonapart
retour d'Égypte y ménageait la revanche de Marengo
fantasmagorie de l'armée de réserve, et les Italiens pou
ouvrir le cœur à l'espérance. Vincent Dandolo de V
un des premiers en Italie qui eussent embrassé les
veaux principes, fut de ceux qui suivirent la fortune
France, même dans ses épreuves désastreuses. Pou
intelligences bien avisées la fortune de la France était
comme elle le sera pour longtemps encore, la fortu
l'Italie. A Paris Vincent Dandolo resserra les liens d
amitié commencée par correspondance avec plusieur
vants de l'Institut, dont il avait fait connaître les œ

en Italie. Pour dissiper les ennuis de l'exil, il publia dans la capitale de la France une brochure en français, intitulée : *Les hommes nouveaux*. Sans se soucier du brusque retour de fortune qui semblait donner un démenti anticipé à ses aspirations, il y salue avec confiance l'aube lumineuse qui va surgir pour les peuples, soulevés de la condition d'esclaves à la dignité d'hommes libres. C'est le procès du passé, c'est la glorification de l'ère nouvelle. Dandolo avait su gagner l'amitié de Bonaparte par l'émotion pleine de franchise dont il lui parla du marché de Campo-Formio. Marmont dit dans ses *Mémoires* que dans cet entretien, auquel il assistait, Bonaparte pleura et se tut. Dès ce jour, continue Marmont, Bonaparte conserva à Dandolo une bienveillance et une prédilection qui ne se sont jamais démenties. Comte, sénateur, provéditeur en Dalmatie aux époques Napoléoniennes, Vincent Dandolo ne se laissa pas éblouir par les grandeurs, et revint mourir dans son Tibur près de Varese (1819), après avoir augmenté le patrimoine national par des ouvrages d'une utilité éminemment pratique.

Nous aurons occasion de parler plus tard de son fils comme contribuant des lettres françaises.

A l'époque de l'invasion française en Italie, le bruit des armes donna sur la voix aux poètes et aux littérateurs, s'il ne parvint pas à leur imposer silence, et lorsque le débordement Napoléonien eut envahi toute l'Europe, Italiens, Hollandais, Allemands, Hibériens et Polonais n'eurent plus qu'à apprendre le commandement français et à mourir. Nous ne répéterons pas en rhéteurs que ce fut pour l'ambition d'un homme. C'était bien la révolution incarnée qu'il s'agissait de faire triompher contre la ligue des vieux rois. Mais peut-être le terrain, pas assez préparé pour les nouvelles idées, força-t-il le grand capitaine chargé de les implanter en Europe, à d'imprudents compromis, et par suite à des

hécatombes beaucoup trop renouvelées. Quoiqu'il e
on n'avait pas alors du temps de reste pour appre
écrire avec pureté le français, pas plus que l'italie
fut à cette époque qu'une fusion linguistique par tr
manitaire fut adoptée par quelques écrivains de tal
la peninsule. C'était l'allure brisée, la construction
les désinences italiennes appliquées à des paroles frar
auxquelles on donnait droit de cité; le génie pélas
la langue italienne enfin, aliéné au profit de sa sœur g
Foscolo tonna contre les novateurs et défendit bra
l'intégrité de la langue toscane. L'auteur du fameux
le poète qui moulait le vers italien sur la frise hell
de Pindare et d'Anacréon, resta pur de fornication fr
Dans son Épistolaire publié à Florence on trouve q
lettres en français, qui révèlent une telle insipience
langue à l'époque où tout le mònde la parlait, qu
prend à croire que Foscolo a chargé le désordre
style par mépris, par colère ou pour mieux nargu
ennemie. Après le discours empesé qu'il adressa à Bo
à l'époque des Comices de Lyon, le poète Foscol
distrait jusqu'à la révolte à l'égard de Napoléon.
tombé et relégué à l'île d'Elbe, il l'appela *Sylla aux*
Il poussa l'indépendance du caractère jusqu'à l'exce
et se fit une nuée d'ennemis dans cette Italie qui ét
loin de son idéal. En 1816 il battit les routes de l'exil;
aussi il se tint à l'écart de ses concitoyens comme s'ils
tous conjurés contre lui. « L'éxil, dit Charles
dans sa récente Étude sur Foscolo, lui paraissait un
sans compensation. Il ne pressentit point que c'ét
ces rendez-vous vagabonds et furtifs que devait s'o
premier canevas de l'Italie nouvelle ».

Un des vétérans des émigrations italiennes du s
nous vivons, fut le napolitain François Salfi, né à

en 1759. Ses œuvres de jeunesse, ses tragédies pleines d'intentions patriotiques, et ses opinions acquises au progrès de la raison humaine, le signalèrent à la défiance de son gouvernement et aux fureurs du cardinal Ruffo. Réfugié à Milan à l'époque de la Cisalpine, il fut sous le Royaume d'Italie professeur d'Idéologie et d'Histoire à la chaire de Bréra. En 1814 ne voulant pas voir l'Italie profanée par le pied de l'étranger tudesque, il s'exila volontairement et alla à Paris, où il publia dans sa langue quelques discours sur l'histoire grecque et romaine, et un Traité de déclamation pour les Italiens. Il entreprit ensuite la continuation de l'*Histoire littéraire de l'Italie* de Ginguené, sans continuer toutefois son luxe d'investigation minutieuse et son style par trop terre à terre pour un tel sujet. S'étant définitivement fixé à Paris, François Salfi collabora à plusieurs journaux, notamment à la *Revue Encyclopédique.* Entre autres commissions littéraires, il fut chargé du *Résumé de la littérature italienne* qui fait partie de la série des *Résumés* publiés sous la Restauration. Il fut avec Botta, Balbi et Pellegrino Rossi, des premiers Italiens qui tirèrent parti de leur plume hors d'Italie. La carrière de l'homme de lettre n'existait pas dans leur pays.

Dans l'énumération des Italiens qui écrivirent en français au dernier siècle, et enjambèrent le nôtre, n'ayons garde d'oublier le mathématicien La Grangia. Né à Turin en 1736 d'une famille originaire de France, il mourut à Paris en 1813, avec toutes les marques de distinction dont Napoléon savait combler les savants qui n'étaient pas des *idéologues.* Il fut appelé le Racine des mathématiciens, pour la forme aussi élégante que lucide de son exposition. Les ouvrages qu'il publia sont tous en langue française, à l'exception d'une lettre écrite à son confrère en science, Fagnani, lettre qui, étant la première de ses publications,

sert à prouver son éducation toute italienne. Le mathématicien La Croix a dressé le catalogue des œuvres du célèbre Piémontais. Il se trouve à la fin du second volume de *La Mécanique analytique*, le plus important et le plus estimé des ouvrages de La Grangia.

La science colossale d'Ennio Quirino Visconti, dont le nom illustre se marie aux fastes artistiques du conquérant qui avait lui aussi du sang italien dans les veines, exigerait que nous donnassions ici la longue liste de ses ouvrages français. Mais arrivés à ce point de notre travail, nous éprouvons le besoin de faire une déclaration. En battant ce sentier inexploré, en préparant un chapitre additionnel à l'histoire de la littérature italienne, nous voulons, autant que nos faibles forces nous le permettent, qu'il réponde au *désidératum* exprimé dans son *Résumé historique, etc.* par le comte César Balbo: une histoire de l'émigration italienne. Pour cette histoire, que d'autres mieux partagés que nous entreprendront peut-être, nous avons tâché de rassembler des matériaux littéraires. Nous essayerons en même temps de montrer l'influence que les écrits des Italiens dans la langue généralement comprise, ont eu sur les étrangers pour modifier leurs opinions à l'égard de l'Italie. Dans le parallélisme de notre travail nous avons dû mettre sur le premier plan ces écrivains qui, par l'autorité de leur vie d'action ou de leur parole influente, ont contribué à dissiper les préventions, à recueillir les sympathies, à hâter le jour de la justice et de l'émancipation. Aussi pour ne point noyer notre fil conducteur dans de froides listes d'ouvrages, nous avons résolu de renvoyer tous ces écrivains scientifiques, tous ces polygraphes qui ne rentrent pas dans notre thèse, voir même ces écrivains politiques qui dépassent le point où elle s'arrête (1859), à une appendice, où nous les dresserons par ordre alphabétique avec des re-

marques, s'il y a lieu, sur leur vie et leurs ouvrages français. C'est là qu'on trouvera la liste des principaux ouvrages de l'auteur du *Musée Pie-Clémentin* et de *l'Iconographie ancienne.*

Celà posé, qu'il nous soit permis de nommer un homme d'aujourd'hui à propos de deux hommes d'autrefois. Le comte Charles Alfieri, un des conservateurs les plus avoués par les progressistes, fit paraître il y a trois ans, dans la *Rivista Contemporanea,* un écrit en langue française ayant trait à la nouvelle phase politique où venait d'entrer l'Italie après le Congrès de Paris. Un moment avant la guerre il adressa un autre écrit à la même Revue, qui se trouve inséré dans le même numéro de mars 1859, et fut du reste imprimé à part. Il est intitulé *Justice à l'Italie, Paix à l'Europe.* On y prélude pour introduire deux documents diplomatiques remontant à 1814 et 1817, dont nous parlerons ici par raison de date. Ces documents ont un tel caractère de divination, qu'ils captent l'attention au plus haut degré.

C'est d'abord une dépêche du comte d'Aglié du 6 septembre 1814 à lord Castlereagh portant des *Réflexions sur l'Italie supérieure en général et sur ses divisions.* Historiquement, géographiquement, comme militairement, le comte d'Aglié signale à lord Castlereagh l'inconvénient qui résulte de la destruction de l'ancienne balance des États italiens, existants avant 1796. Il y dénonce la trop grande disproportion des forces relatives entre l'Autriche et le Piémont même agrandi par Gênes, et conclut à l'annulation inévitable des États indépendants de l'Italie, ou à leur absorption forcée dans la politique de l'Autriche.

L'autre document est un Mémoire du comte Alexandre Cotti de Brusasco, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à St-Pétersbourg, après Mr de Maistre. Il fut

rédigé à la suite des instructions données par le comte ‹
Valaise (de la Valesa), en 1817, au ministre sarde aupr
de la cour de Russie. Il a pour titre : — *De l'état moral*
politique de l'Italie après le Congrès de Vienne.

Dans ce document, plus remarquable encore que le pr
cédent, l'on parle de ce long assassinat de l'Autriche s
l'Italie qui avait commencé depuis trois ans. Pour le stigm
tiser comme il mérite, Mr Cotti emploie cette éloquen
qui monte peu à peu et rayonne de la logique des fa
rigoureusement déduits ; cette lucidité, cette convenan
cette mesure qui font de quelques pages un chef-d'œuv
C'est effrayant de justesse et de vérité. Avec un peu pl
de chaleur, on le dirait un mémorandum du comte de Cavo
portant la date d'hier.

Ces deux documents aussi bien que les *Mémoires pc*
tiques et la Correspondance diplomatique du comte
Maistre, publiés par Albert Blanc, servent à montrer que
conduite de la diplomatie piémontaise de nos jours se re
à ses antécédents, et constitue une tradition patriotiq
qui ne s'est jamais démentie en faveur de l'Italie.



CHAPITRE IV.

Le défilé continue — Émigrations italiennes de 1821 à 1831.

L'Italia fino dall'antichità fu la terra delle proscrizioni.
BALBO. *Vie de Dante.*

La seconde édition des grands exils italiens du Cinqcent, cette longue file d'émigrés qui ne fut interrompue qu'en 1859, commença en grandes proportions après les mouvements échoués de 1821. La libre Angleterre, cet inviolable asyle de tous les persécutés, la France toujours généreuse sous tous les régimes, abritèrent alors quelques individualités plutôt de pensée que d'action. La révolution d'Espagne qui survecut quelque temps à la déroute des Constitutions italiennes, accueillit et utilisa pour sa cause, sœur de la nôtre, la partie militante des patriotes italiens de 1821. C'était la brillante jeunesse des universités de Pavie, de Turin et de Gênes, que Pecchio dans ses lettres françaises (1), adressées à une dame anglaise, fait monter à plusieurs centaines. Ils prolongèrent en Catalogne (2), quelques-uns en Grèce (3), la lutte de la liberté. Ceux qui en

(1) Six mois en Espagne. Lettres à Miss O. P. Paris 1822.

(2) Voir: *Gli Emigrati in Catalogna.* Relation imprimée à Marseille en 1824. Cette brochure, devenue très-rare, nous fut prêtée par notre défunt ami Louis Monteggia, un de ceux qui soutinrent l'honneur italien en Catalogne avec Louis Fontana, neveu du général Pino, le malheureux Poggiolini et tant d'autres.

(3) Collegno et Santarosa.

réchappèrent allèrent promener en Angleterre, en France, en Belgique leurs illusions déçues, leurs espérances renaissantes au milieu d'un monde d'indifférents et de quelques rares amis. Les prisonniers du Spielberg les jugèrent cependant dignes d'envie.

C'était la première étape de notre Calvaire au sommet duquel nous devions trouver la rédemption. — Reprenons notre défilé.

Ici nous devons nommer d'abord Camille Ugoni, le continuateur des *Siècles de la littérature italienne*, de son compatriote Corniani. Le baron Camille Ugoni fut assez heureux pour échapper en 1822 aux limiers de la police autrichienne avec ses amis le comte Arrivabene (1) et le littérateur Giovita Scalvini. Chassés de la Suisse, alors obséquieuse aux despotes, ils passèrent en Allemagne, en Belgique et en Angleterre. Ugoni vint ensuite se fixer à Paris. Il réçut de son ami et compatriote le chevalier De Angelis, le soin de continuer les articles pour la *Biographie Universelle* dont il s'était chargé, et qu'il ne pouvait plus rédiger à cause de son passage en Amérique. Ugoni écrivit dans le fameux recueil plus de quarante biographies qui figurent à la lettre V, dans le 47 et 48 volume de l'ouvrage. Celles de Vico, Vinci, Vitruve, Viviani, Vallisneri et Verri furent surtout remarquées. Il écrivit aussi plusieurs articles dans le *Globe*, le journal des forts penseurs, et ouvrit à Saint-Leu un cours de lectures, où il parla souvent de la malheureuse Italie à la société d'élite qui se pressait pour l'entendre.

Mais ce ne furent pas tous des hommes de pensée ceux qui se refugièrent en Angleterre et en France après les désastres de 1821. Les généraux Guillaume Pepe et Cara-

(1) Voir: Intorno ad un'epoca della mia vita: Memorie del conte Giovanni Arrivabene. Torino, 1860.

scosa, chefs de la révolution napolitaine, vinrent s'asseoir aux foyers de l'hospitalité britannique, après la défaite de Rieti et la rentrée du roi parjure. En butte à ces accusations violentes, à ces récriminations haineuses que les chefs d'un mouvement ne manquent jamais de se jeter à la figure, lorsque la fortune a trahi leurs espérances, le général Carascosa publia sa justification dans un livre ayant pour titre: *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la révolution du royaume de Naples, Londres* 1823. L'ouvrage, écrit dans un français assez négligé, est destiné à réfuter les accusations qui furent portées contre l'auteur par Guillaume Pepe, surtout relativement à la part que Carascosa prit au soulèvement de Montéforte, et aux opérations militaires qui amenèrent la déroute définitive de l'armée napolitaine. Le langage violent qu'il employa contre Pepe son compagnon de disgrâce et son principal accusateur, amena un duel fameux qui n'eut d'autres suites que de rétablir une franche amitié entre les deux adversaires.

En 1823, un Frédéric Coraccini publia à Paris une *Histoire de l'administration du Royaume d'Italie pendant la domination française;* histoire à petites vues, à petits motifs, semée d'anecdotes et d'insinuations malveillantes contre l'administration napoléonienne. Coraccini était un Austro-libéral (ces mots jurent de se trouver ensemble), un écrivain de l'étoffe de Del Pozzo (1) à qui le courage manquait d'être franchement rétrograde. Nous l'avons nommé, pas autant pour son livre français, que pour dire que Joseph Pecchio avait traité son thème bien autrement que lui (2).

(1) Ce Del Pozzo, ex-Référendaire du Conseil d'état de Napoléon, publia un livre portant ce titre: *Della felicità che gl'Italiani possono e debbono procacciarsi dall'Austria!!*

(2) Saggio storico su l'amministrazione finanziaria del Regno d'Italia dal 1812 al 1814. Lugano, Ruggia — 1820.

L'historien Botta était déjà en France, et était mên devenu français depuis quelques années, lorsque ses co nationaux par la langue et par le cœur, firent une pr mière fois retentir à son oreille la plainte de la gran esclave retombée dans ses efforts. Étrange destinée l'historien moderne le plus italien, le plus hostile toute influence étrangère, d'avoir été dans le cas renier cette nationalité qu'il portait dans son cœur, en faisant souche en France d'une progéniture qui ne se plus italienne !

Charles Botta, né en 1776 à St George dans le Canave d'une famille où la profession de la médecine était hé ditaire, se rendit du premier coup célèbre par son *Istoi della Guerra dell'Indipendenza americana*, publiée à Pa en 1809. Le Piémont faisant alors partie de la France, siégeait depuis 1804 au Corps Législatif comme représe tant du département de la Dora. En 1815 il reçut Louis XVIII des lettres de naturalisation, et fut fait recte de l'Académie de Rouen. On devine les motifs qui ont déterminer Charles Botta à acquérir les droits de citoy français. C'était surtout celui de pouvoir exercer librem sa plume sur des sujets qui lui tenaient à cœur et avai formé l'objet de ses longues méditations. Ce grand écriva qui fut obligé de vendre au poids son *Histoire de l'In pendance américaine* pour subvenir aux frais d'un voya de sa femme en Italie, qui dut à la générosité d'un a (le chevalier Poggi) d'avoir pu publier sa fameuse, m peu philosophique, *Storia d'Italia dal* 1789 *al* 1814, Ch les Botta, disons-nous, écrivit en langue française, pour compte d'un libraire de Paris, une *Histoire des peup d'Italie*, de son aveu la plus ingrate entreprise à laque il se soit jamais voué. Il mourut à Paris le 10 août 18

Outre ses grands ouvrages historiques, que chacun c

naît, Charles Botta publia les brochures suivantes en langue française:

Dissertation sur la doctrine de Brown. Grenoble 1799.

Lettres critiques sur la nosographie méthodique de Pinel. Morbegno, 1799, *in* 8.°

Précis historique de la Maison de Savoie et du Piémont, Paris, 1802, *in* 8.°

Et quelques autres brochures de moindre importance.

Il fournit aussi plusieurs articles à la *Biographie Universelle*.

Mais le véritable précurseur de toute l'émigration italienne, comme aussi un des plus illustres martyrs de l'Italie, fut Pellegrino Rossi, né à Carrare en 1787. Il avait été commissaire général de Murat pour les provinces occupées du Tronto et du Po, et après la déroute de Tolentino, après le démenti donné par la fortune aux belles paroles de Joachim: *L'Italie veut être libre, et elle le sera*, Rossi avait quitté sa patrie pour mieux la servir à l'étranger. Il vint se fixer à Genève. Il y retrouva parmi une quantité de savants illustres, l'historien Sismondi, cet autre Italien de souche, qui montra son affection à la patrie de ses ancêtres, en glorifiant de sa plume la seconde des trois phases lumineuses de l'Italie. Il fut accueilli comme un frère d'intelligence, admis à la nationalité du canton, et bientôt pris pour arbitre dans les grandes affaires du pays. Pellegrino Rossi est le plus grand exemple de la ténacité de l'esprit italien dans le fond, aussi bien que de sa facilité prodigieuse à se plier, dans la forme. Il se fit de toutes les races pour se faire l'homme de la raison universelle. Ce fut à tout prendre l'Italien que l'étranger estima plus qu'aucun autre. Lorsque monsieur Guizot le nomma à la chaire d'Économie politique, qui s'était rendue vacante au Collége de France par la mort de J. B. Say, il dompta

vite par la puissance de son regard et de sa parole la turbulence de la jeunesse française qui avait vu, dans la nomination d'un étranger, un outrage au professorat français et un manque d'égard à la dignité, j'ai presque dit, à la nationalité de la France.

Les *Leçons d'Économie politique* qu'il fit au Collége de France, et son *Traité du droit pénal,* qu'il publia à Paris en 1828, sont les ouvrages français de Mr Rossi, les plus estimés. Nous renvoyons du reste nos lecteurs à la belle *Notice sur Pellegrino Rossi,* que Mr Mignet prononça à la Séance de l'Institut le 10 novembre 1849. Nul plus que cet artiste de la science n'excelle à résumer et à grouper plus de choses en peu de mots.

Des motifs exclusivement puisés dans la science qu'il cultivait, avaient amené en France, après 1815, le géographe Adrien Balbi. Dès l'année 1808, il avait publié à Venise sa patrie un *Abrégé de Géographie,* qui attira sur lui l'attention du monde savant. Depuis 1820 jusqu'à 1838, il fit paraître, en langue française, plus de quatorze entre ouvrages et tableaux de géographie et de statistique, dont les plus remarquables et les plus estimés sont *l'Atlas Ethnographique du Globe* et *l'Abrégé de Géographie.* Étrange Abrégé que celui qui forme un volume in 8.° de 1360 pages ! — Adrien Balbi termina sa carrière de géographe statisticien, par la description des Bibliothèques de la ville de Vienne, et mourut au commencement de la tourmente de 1848. Le gouvernement autrichien, qui ne fut jamais très-tendre pour les savants, distingua toujours Mr Balbi. C'est peut-être à cause de cette faveur impériale et royale que les Italiens reprochèrent au géographe d'avoir eu des complaisances antinationales dans l'énonciation de certains chiffres. Toujours est-il que Balbi resta, en géographie, inébranlablement campé sur le terrain des traités.

Du géographe Balbi au voyageur Beltrami la transition est naturelle. Les journaux de l'Italie prononçaient à peine son nom, lorsque ceux de l'Angleterre, et surtout de l'Amérique, ne tarissaient pas d'éloges sur son compte pour sa découverte des Sources du Mississipi. Sans se soucier de ce qui se passait dans le vieux monde, un Bergamasque, ex-conseiller d'une cour royale du royaume d'Italie, s'élança dans le nouveau, avec la foi et le pressentiment qui jadis poussa Colomb pour le découvrir. Ce fut en 1823 que Jules César Beltrami fit sa découverte dans la découverte. Les étrangers la lui envièrent et apprirent aux Italiens qu'une nouvelle étoile venait de briller dans la pléiade des Colomb, des Vespucci et des Cabots. Voici comment s'exprime le *Courrier de la Louisiane* du mois d'avril 1824 sur Beltrami et sur sa découverte.

« Lorsque nous pensons qu'un étranger, assisté seulement de quelques interprètes, a fait plus à lui seul que toutes les expéditions entreprises à grands frais par les gouvernements; lorsque nous songeons aux dangers auxquels il s'est exposé, aux peines qu'il a endurées, aux obstacles de tout genre qu'il a eu à surmonter pour achever une telle entreprise, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la persévérance et le courage de cet individu distingué, et nous devons regretter que la gloire de cette découverte n'appartienne pas à nos concitoyens ».

Et le *Monthly Review* de février 1828: « La gloire d'avoir accompli une œuvre que différentes expéditions n'avaient pu exécuter, fut acquise par l'ardeur persévérante d'un individu sans protection (an unpatronised individual) ». Nous ne finirions pas si nous voulions citer tous les témoignages honorables que les presses d'Amérique et d'Europe rendirent à Beltrami et à sa découverte.

Revenu à Londres en 1827, il y publia en anglais son *Pélerinage en Europe et en Amérique.* En 1830 il publia

à Paris en langue française son ouvrage estimé intitulé *Le Mexique*. Dans les lignes qui suivent tirées de sa préface, il se juge lui-même comme écrivain français. « Quant au style, ma qualité d'étranger sera ma meilleure excuse. On considérera combien de barrières opposent à l'imagination d'un auteur qui n'écrit pas dans la langue de son pays, les règles d'une langue aussi difficile que le français : on est constamment gêné dans le développement et la marche de ses pensées. Elles perdent de leur grâce et de leur vivacité naturelle, et les tableaux en sont moins fidèlement coloriés. Si je me suis permis de franciser des mots exotiques, c'est que, plus que jamais, la philosophie des langues demande qu'on emprunte à celles des autres nations, ce que n'a pas la nôtre ».

Dans cet ouvrage *Le Mexique* que nous avons parcouru, Beltrami a une exposition pleine d'une brusque franchise, qui vise à l'originalité et qui l'atteint parfois. Par l'importance, la nouveauté et la variété des faits qu'il raconte et qu'il rectifie, il est très-attachant, malgré son style à peine français.

Avant de prendre congé du célèbre voyageur bergamasque, n'oublions pas de dire que ce fut lui qui découvrit et porta en Europe le code aztèque des saints évangiles, traduits dans la langue mère du Mexique. Le traducteur fut le père Sahagun, assisté dans la tâche par les fils mêmes du malheureux Guatimozin. Le savant paléographe chevalier Biondelli de Milan, illustra et publia dernièrement à ses frais ce code remarquable, en l'enrichissant d'un glossaire azteco-latin formé d'après le texte.

Nous avons hâte de revenir au terrain littéraire sur lequel, en attendant le champ d'action, se livra à plusieurs reprises la lutte politique. Telle fut celle qui s'engagea en Italie, de 1818 à 1821, entre le parti libéral et le parti retardataire; ou, disons mieux, entre les partisans de l'indé

pendance nationale et les serviteurs de l'étranger. Les premiers, rangés sous le drapeau romantique, avaient pour organe le *Conciliatore*, journal fondé par Confalonieri, Pellico, Romagnosi, Rasori, Ermes Visconti, Berchet, Borsieri et Pecchio. Les seconds, jurant pour les classiques, se retranchaient dans la Bibliothèque italienne, revue protégée par le gouvernement. Dire que dans cette dernière écrivait l'inquisiteur Paride Zajotti, c'est assez laisser entendre que les écrivains au cœur honnête refusaient d'entrer en si triste compagnie. Vincenzo Monti pourtant écrivit dans la *Bibliothèque italienne*, sans se soucier cette fois-ci, plus que les autres, de la portée de ses œuvres.

La *Lettre sur les trois unités*, écrite dans le plus pur français, que Manzoni adressa à son ami Fauriel, confirma l'acquisition de ce grand écrivain au parti national. Il s'y était déjà rangé, littérairement parlant, par ses tragédies romantiques, comme il s'y rangea, par son ode de 1821, qu'il fit éclater en reproche au poète Körner, patriote allemand, mais injuste pour l'Italie. Au fond il importait peu pour l'indépendance italienne, que l'on suivît le code d'Aristote ou qu'on s'en émancipât, en faisant des tragédies; mais le mot d'ordre était donné. Romantique voulait dire progressiste, patriote, poursuivant l'indépendance dans les idées, pour arriver à l'indépendance nationale; c'était le souffle révolutionnaire qui s'exhalait des pages du *Conciliatore*. Classique signifiait arriéré, perruque, râtelier du gouvernement, indifférent à l'avenir de la patrie; c'était l'immobilité commandée par l'Autriche, qui glaçait le cœur dans la *Bibliothèque italienne*. Manzoni fit son choix, et il ne fut alors le poète de la résignation pas plus qu'il ne l'a été dans la suite.

Comme écrivain en langue française, Alexandre Manzoni apporta dans sa thèse des trois unités, cette parfaite con-

venance du style au sujet, cette entente de la compositio cette phrase mesurée, mais pleine d'assurance, ce cach de perfection enfin que ce grand artiste a su imprimer tout ce qu'il a touché.

Après les procès politiques qui aboutirent aux cacho du Spielberg et aux fusillades napolitaines, la littératu italienne frappée d'intimidation, se traîna, généralemen parlant, à la suite de l'orgie romantique d'outre-mont. I traduction des ouvrages de Walter Scott et des roma échevelés de la France, défraya la curiosité des lecteu italiens. Quelques œuvres éminemment nationales, parure cependant à cette époque. D'abord un chef d'œuvre d'im gination qui n'était pas sans portée démocratique; e suite un commentaire à ce roman, plein d'idées cour geuses contre les pouvoirs oppresseurs. Nous avons non més *I promessi Sposi* de Manzoni, et les *Commenti sul Storia Lombarda del secolo XVII*, le plus petit, mais meilleur ouvrage de César Cantù. N'oublions pas la *Ba taglia di Benevento* de Guerrazzi, qui parut en 1827 à Pari roman au style enluminé et haletant, faible comme œuv d'art, mais excellent pour secouer les multitudes, si l multitudes pouvaient être secouées à coups de roman. — Ce comme une digression commandée par la loi des affinit

A partir de cette époque, de nouvelles tentatives de d livrance échouées, enfantèrent de nouvelles légions de tou menteurs et de tourmentés sur le jardin de l'Italie. Apr 1831, un plus grand contingent d'émigrés franchira l Alpes, traversera la mer et portera à l'étranger la plain sur tous les tons de la pauvre esclave renchaînée.

CHAPITRE V.

Révolution de l'Italie centrale. — Émigrations de 1831 à 1834.

> **È tra la prigione e l'esiglio che l'intelligenza italiana procede.**
>
> *Un conspirateur italien.*

Ce n'est pas d'hier que les destinées rationnelles et régénératrices de l'Italie sont liées à celle de la France. Cette grande nation fut toujours l'adversaire de l'Empire, le troisième terme du dualisme impérial et papal, l'état moderne par excellence. Partant il suffit à la France d'exister, pour intervenir fatalement en Italie avec ses idées ou avec ses armes. Mais la France fut aussi la première puissance protectrice de la papauté jusqu'ici. De là ses contradictions, ses hésitations dans la politique italienne. Heureusement que cette protection traditionnelle a été dédaignée, ou acceptée comme pis-aller par la papauté de nos jours. Dès que la France a essayé de lui inoculer une petite dose de philosophie administrative, la papauté a vite apaisé ses querelles avec l'Empire, représenté par l'Autriche, et s'est jetée à corps perdu dans ses bras. La France finira par trouver juste et naturel que, comme puissances italiennes, elles soient renversées du même coup.

L'Italie attendait le réveil de la France depuis Vaterloo. Les trois journées de juillet 1830 firent illusion à l'Europe,

mais surtout à l'Italie. Celle-ci n'eut garde de douter que le réveil ne fût venu. Ce fut une longue et amère déception. La dynastie arrivée dans les fourgons de l'étranger fut renversée, il est vrai, le drapeau changé, la charte remaniée; mais ce fut tout. Le coq, oiseau de basse cour, fut choisi à la place de l'aigle, comme symbole du nouveau système. Le pouvoir qui remplaça la légitimité se contenta de déplacer la barre du gouvernail du centre des vieilles castes au centre de la bourgeoisie, représentée par 200,000 privilégiés de la fortune. On sait ce qui arriva après dix-huit ans.

Ces dix-huit ans furent une longue préparation douloureuse remplie de mécomptes, de mirages insidieux et d'expiations sanglantes pour l'Italie libérale. Le rocher de Sisyphe peut donner une idée de ses efforts renouvelés.

Aussitôt après les journées de juillet, l'Italie subit tout naturellement le contre-coup de la révolution parisienne. Elle tressaillit; elle crut l'heure de la délivrance arrivée, et se mit aussitôt en communication avec les hommes du mouvement. Il s'agissait de réaliser les espérances encouragées en haut lieu, et dont ces hommes étaient en quelque sorte les garants vis-à-vis des Italiens. Hélas! Ces vrais représentants des idées françaises, ces libéraux sans arrière-pensées, les Lafayette, les Laffitte, les Dupont de l'Eure, les Mauguin furent bientôt mis de côté comme des instruments de rebut, laissés solidaires des promesses qu'on avait faites en commun, bassement désavoués. Alors on mit en circulation un phrasaire sordide, qui fut accepté avec joie par les hommes d'argent. On appela ordre le joug retombé sur un peuple opprimé; don quichottisme l'appui qu'on prêterait à une cause généreuse. On attacha au mot de révolution le sens odieux des saturnales sanglantes de 93; on publia avec suffisance la lâche maxime: chacun chez soi, chacun pour soi; on coalisa toutes les frayeurs, on fit un

appel à tous les egoïsmes et le système immuable de Louis-Philippe fut intronisé. Mais n'anticipons pas sur les événements.

L'année 1830 s'était passée en Italie dans l'attente fiévreuse d'un mouvement qu'on humait avec l'air, parce qu'il avait été préparé de longue main. Le comité cosmopolite siégeant à Paris en avait les fils, et nos lecteurs n'ignorent pas que le Duc d'Orléans et François IV de Modène y étaient représentés. Charles Albert était devenu cette année même roi de Sardaigne, malgré les menées de l'Autriche qui, pressentant le roi italien, avait tout fait pour l'exclure de la succession et lui substituer le Duc de Modène. Celui-ci menant de front deux intrigues à la fois, les avait vu déjouées l'une après l'autre. Louis-Philippe une fois sur le trône avait vite oublié son affiliation au comité cosmopolite et ses engagements avec le Duc de Modène. Le roi des Français ne songeait plus qu'à se faire accepter par les rois de droit divin, en se posant comme un plus habile répresseur que la branche aînée, de l'élément révolutionnaire en Europe. Dans cet état de choses François de Modène vira de bord pour conserver au moins ce qu'il avait; et connaissant les trames des patriotes italiens, toujours confiants dans la France démocratique, il se prépara à les écraser dès leur premier mouvement. Ce mouvement éclata avant l'heure le soir du 3 février 1831. François IV, qui l'attendait, mèche allumée, cerna la maison de Ciro Menotti, où 40 conspirateurs s'étaient rassemblés, et après un court combat les força de se rendre. Le Duc écrivit alors au commandant de Reggio ces trois lignes fameuses, qui serviront mieux que des volumes pour le peindre à la postérité: « Cette nuit une terrible conspiration a éclaté contre moi. Les conspirateurs sont dans mes mains. Envoyez-moi le bourreau ». — François.

La révolution de la Romagne, arrivée le 4 février, deux jours après l'élévation de Grégoire XVI, obligea le Tibère de Modène à lâcher prise et à quitter ses états. Il n'emmena avec lui que deux victimes désignées, Ciro Menotti et Joseph Ricci, et se retira chez les Autrichiens à mâcher ses projets de vengeance. Sur ces entrefaites la Duchesse de Parme, débordée par les événements, quittait son Duché, laissant la révolution maîtresse d'y proclamer un gouvernement provisoire.

La France avait proclamé à la face du monde le principe de non-intervention, et les trois états émancipés d'hier se firent un devoir de le respecter entre eux, pour lier à leur avantage la parole du gouvernement français. Peine perdue! Celui-ci avait, il est vrai, proclamé le principe de non-intervention, mais il se réservait *in petto* de l'interpréter à sa manière. L'Autriche qui savait à quoi s'en tenir sur la fermeté des déclarations du Ministre Sebastiani, faites à la tribune dans la séance du 27 janvier, passa outre et entra dans les Romagnes. Louis-Philippe mis en demeure par les hommes de la gauche, de faire respecter la parole de son gouvernement, changea brusquement de ministère. Laffitte fut licencié et Casimir Perier prit sa place. Ce bilieux ministre se drapant alors d'une fierté arrogante pour se donner le courage de l'équivoque et du subterfuge, dans la séance du 18 mars 1831, lorsque les patriotes allaient être aux prises avec les bataillons allemands, vint dire à la tribune qu'il soutiendrait le principe de non-intervention en tout lieu *par la voie des négociations;* qu'il ne reconnaissait à aucun peuple le droit de le forcer à combattre pour sa cause; que *ne point consentir* ne signifiait pas *empêcher* et que le sang français n'appartenait qu'à la France. Cette phrase aussi ronflante que lâche en pareille occasion, fut applaudie par les ventrus qui for

maient la majorité. La gauche, la rougeur au front, marqua inutilement du stigmate de l'infamie la joue du ministre, et tout fut dit. Ce furent des jours bien tristes pour les patriotes italiens, lorsque de pareilles paroles sortaient de la bouche des représentants d'une nation qu'ils étaient habitués à regarder comme possédant seule la force du progrès et la tradition des nobles idées! Monsieur Gualterio a raison. Nos mouvements passés commencèrent toujours aux cris de Vive la France! et terminèrent toujours par des malédictions à la France. Colère d'amoureux, pourtant! Il y eut toujours au fond des cœurs la conscience d'une réparation plus ou moins lointaine. Aussi pardonnait-on à la moindre lueur d'espérance.

La déroute de Rimini, la reddition d'Ancône, la capture des patriotes au mépris d'une capitulation, les bandes du général Sercognani arrêtées aux portes de Rome par une main fatale (c'était celle de l'évêque de Spolète, aujourd'hui Pie IX) furent les épisodes précipités du drame de l'insurrection italienne de 1831. Les patriotes français et italiens qui à Lyon, à Marseille avaient rassemblé des armes et se disposaient à porter secours aux frères de l'Italie, furent dispersés par les dragons de Louis-Philippe et internés par sa police. Ils allèrent attendre les vaincus de la catastrophe italienne. Parmi ces patriotes internés figuraient Linati, Grillenzoni, Franceschini, Pepe et Misley. Arrêtons-nous un instant sur ce dernier.

Henri Misley, du pays de Modène, malgré son nom étranger, était le fils d'un professeur attaché au Lycée de Milan. Ce fut dans cette ville qu'il devint l'élève et l'ami de Melchiorre Gioja. Celui-ci ayant trouvé dans le jeune Misley un esprit réfléchi et un cœur italien, l'entretenait souvent du vice d'origine et des iniquités du gouvernement autrichien. Après avoir pris son diplôme de docteur en droit

à Pavie, Misley alla à Modène quelque temps avant 1830, et entra en relation avec le Duc. François IV, qui à cette époque avait vu ses intrigues de succession piémontaise éventées en dépit de l'Autriche, s'apprêtait à jouer sa partie double avec les libéraux italiens, pour devenir roi d'Italie s'ils réussissaient, pour les pendre s'ils échouaient. Henri Misley et Ciro Menotti furent les intermédiaires entre le Duc et le comité cosmopolite; partant entre François IV et le Duc d'Orléans qui y était affilié. Ce fut même par leur entremise que les agents du comité allèrent à Modène s'aboucher avec le Duc, et régler des conventions en bonne forme en vue des éventualités. La révolution ayant été domptée par l'intervention de l'Autriche, Misley resta en France surveillé par la police de Louis-Philippe, devenu roi et sage. Il revit à Paris Maroncelli, qu'il avait connu à Milan, et sortait alors du Spielberg fantôme mutilé. Les deux amis s'embrassèrent et un long cri de malédiction contre l'Autriche s'exhala de leur poitrine, en guise de soupir d'allégement. Vivant en contact avec le général Lafayette, qui lui aussi avait connu pendant cinq ans les douceurs du régime paternel à Olmütz, Misley d'accord avec Maroncelli, eut l'idée de rédiger l'acte d'accusation public contre ce gouvernement autrichien que Mackintosh appelait à la tribune anglaise, l'épouvante de la civilisation. Il le fit dans un livre français intitulé: *L'Italie sous la domination autrichienne*. Ce livre est resté le premier de cette longue suite de réquisitoires lancés contre l'Autriche, dont celui de Monsieur Snider-Pellegrini est le dernier, mais non pas le moins concluant (1). Misley révèle dans son ouvrage les *apparences* et les *réalités* de ce gouvernement qui eut toujours un code de loi pour l'Europe, des circulaires se-

(1) *La Justice en Autriche*, par Mr. A. Snider-Pellegrini. Paris 1861.

crètes et la police pour ses administrés. Si l'Autriche voulait aujourd'hui répondre par des livres et des brochures, aux livres et aux brochures qui se publient contre elle, il lui faudrait créer au ministère de l'intérieur une section particulière de réfutation européenne, où ses scribes officiels ne manqueraient pas de besogne. Mais en 1833 le livre de Misley était un fait isolé, un fait accablant de tout le poids de sa nouveauté! Aussi le gouvernement autrichien s'en émut et songea à donner le change à l'opinion publique.

Mr. Paride Zajotti, homme de bec et de plume, inquisiteur émérite, se chargea de la réfutation. Il l'entreprit avec d'autant plus de zèle et d'acreté, qu'il était implicitement pris à partie dans tout ce qui touchait aux procès des patriotes, et à cette justice exceptionnelle qu'il nia, avec une impudence de sbire, d'avoir jamais existé en Autriche. Il publia donc un *factum*, inutilement anonyme, de 435 pages, avec ce titre: *Semplice verità opposta alle menzogne di Misley nel suo libro, etc.* Il va sans dire que le patriote italien y est traité d'un bout à l'autre de misérable calomniateur. Les accusations de Misley se changent en autant de glorifications pour l'Autriche sous la plume de Zajotti; les Tyroliens inquisiteurs sont de petits saints, et tout est pour le mieux dans la meilleure des monarchies possibles. On ne saurait avancer dans la lecture de cette réfutation sans se sentir le cœur soulevé de dégoût. Ce qu'il y eut d'incroyable lorsque ce livre parut, c'est que c'était un cas de Spielberg de se laisser trouver chez soi le livre de Misley, tandis que la réfutation tirée à des milliers d'exemplaires à l'imprimerie royale de Milan, mais portant la date de Paris 1834, était jetée dans toutes les administrations et retrouvée sur tous les bureaux. Malheur à l'employé qui n'en prenait pas connaissance,

ou en parlait irrévérencieusement! Son nom était noté *nigro lapillo* par les référendaires mystérieux de l'administration.

Veut-on un spécimen des appréciations critiques du réfutateur Zajotti? En voici un qui est assez curieux: « Mr. Silvio Pellico, après avoir obtenu sa grâce, a publié sur sa détention (la détention du Spielberg!) un volume intitulé: *Le mie Prigioni*, dans lequel au bout du compte il avoue son crime et la justice de sa condamnation. Il est cependant à regretter que pour sa malicieuse et trop manifeste intention de montrer le gouvernement autrichien sous un jour odieux, il ait voulu écrire plutôt un roman qu'une histoire, et ait ainsi entaché de tant de mensonges un livre qui pouvait du reste réussir si intéressant! » On le voit par cette citation. La dissimulation chrétienne de Silvio Pellico ne suffisait pas à l'Autriche. Il fallait qu'elle donnât le coup de grâce au livre de *Mes Prisons* par la main de Zajotti. D'autres raconteront la fin tragique de cet inquisiteur détesté. C'est une histoire aux couleurs sombres qu'on dirait empruntée aux légendes du moyen-âge.

Puisque nous avons touché au livre de *Mes Prisons* nous ne pouvons nous dispenser de dire deux mots de celui de Mr. Andryane. Cet autre martyr du Spielberg que nous avons entendu de bouche s'appeler italien par droit de malheur, avait été accordé par l'Autriche, plutôt que les pièces de son procès, aux réclamations de la France,

Et l'avare Achéron avait lâché sa proie.

Il s'en faut de beaucoup que le livre si intéressant de Mr. Andryane: *Mémoires d'un prisonnier d'État*, ait eu un nombre aussi considérable de lecteurs que celui de *Mes Prisons*. L'indignation virile dont le récit de Mr. Andryane est empreint, ne put avantageusement lutter avec la fibr

féminine qui dicta ses pages à Silvio Pellico. La résolution de celui-ci de rester tout au long sur le terrain de la résignation religieuse, porta bonheur à son livre. Pris sous les ailes de la vaste association cléricale, toléré par l'Autriche, le livre de *Mes Prisons* fut prôné, traduit, répandu, colporté dans toutes les communes de la catholicité. Il eut la vogue, il fut lu. Maroncelli qui, par ses *Additions*, s'accrocha au pan de la veste de Silvio, prit sa part du succès. Pareil avantage ne pouvait échoir aux *Mémoires* de Mr. Andryane, ni (passons sur les dissentiments) aux esquisses: *Gradiska e Spielberg* du marquis George Pallavicini. Cela ne fut lu que par le petit nombre. Mais en notre âme et conscience, nous croyons que ces livres auraient pour le moins produit autant d'effet que *Mes Prisons*, s'ils eussent pu avoir les mêmes moyens de publicité. Nous savons du reste que Mr. l'abbé Régonati, littérateur et poète distingué, s'occupe de la traduction de l'ouvrage de Mr. Andryane, du consentement de l'auteur. Plus en harmonie que l'œuvre de Pellico avec l'époque régénérée où nous vivons, les *Mémoires d'un Prisonnier d'État*, traduits en italien, trouveront sans doute aujourd'hui la revanche de l'oubli immérité où on les a laissé jusqu'ici en Italie. Ceux qui se plaisent aux émotions dramatiques, aux épisodes passionnés, n'auront qu'à lire dans ce livre le *Journal* que Thérèse Andryane tenait sur les efforts qu'on faisait pour arracher son beau-frère à la captivité.

SUITE DU CHAPITRE V.

L'oasis toscane. — Une pierre jetée dans une volée d'oiseaux. — Tentatives ultérieures.

Le mouvement de 1831 échoué, les hommes de pensée les plus compromis trouvèrent en Toscane une oasis de tolérance, sinon de liberté, où ils purent reprendre en sous-œuvre le travail d'émancipation intellectuelle qui n'était encore qu'ébauché dans la masse du peuple italien. L'affluence des intelligences les plus marquantes de la péninsule fit bientôt de la Toscane un point lumineux au milieu des ténèbres où l'Italie venait d'être replongée. Sur les bords de l'Arno se trouvèrent conviés, comme à un rendez-vous d'honneur, les exilés napolitains du 21, balottés jusque là des séjours forcés de l'Allemagne à ceux moins amers de la France : Joseph Poerio et ses deux fils, Gabriel Pepe, Charles Troya, Pascal Borelli, Colletta qui retrouva à Florence la plume de Tacite, Mancini traducteur d'Homère, Antoine Ranieri qui avait déjà défendu, dans le *Globe, les Vêpres Siciliennes* de Nicolini violemment attaquées par les journaux français. A ceux-ci se joignirent le voltairien lombard Montani, Pierre Giordani, la plume raffinée de Plaisance, Giacomo Leopardi, le saule pleureur de Recanati, le dalmate Tommaseo aussi italien de cœur que le ionien Foscolo. Ils fraternisèrent avec cette jeunesse déjà illustre dans les lettres, les Guerrazzi, les Salvagnoli, les Montanelli, les Poggi, les Forti ; auxquels il faut ajouter le vieux Pananti, précurseur de Giusti, Rosini, le Sosie de Manzoni, l'instituteur Lambruschini, Micali, l'historien des peuples italiens avant la fondation de Rome, Giovanni Nicolini le premier tragédien contemporain de l'Italie, Gino

Capponi et Cosimo Ridolfi les deux aristocrates les plus patriotes de la Toscane. Un étranger, mais doué d'un de ces grands cœurs qui adoptent par sympathie la patrie des opprimés, Vieusseux, rassembla tous ces hommes éminents au palais Buondelmonte et le journal l'*Anthologie* fut fondé. Les regards de tous les deshérités de la péninsule se tournèrent bientôt vers cette lumière, dont on devait cependant amortir l'éclat sous de discrets abat-jours. Le ministre Fossombroni, matérialiste et positif comme un coffre, ne voyait dans cette réunion de penseurs qu'une assemblée de batailleurs sans conséquence. Il les appelait ironiquement *dottorini*. Plaisants *dottorini* en vérité! Si le renoncement à l'autonomie toscane, une des choses les plus difficiles à obtenir de nos jours, celle à quoi songeait le moins le ministre Fossombroni, s'est faite avec tant d'abnégation et de patriotisme, on conviendra que le mérite en revient un peu aux semences généreuses jetées au vent de la publicité par cette assemblée de *dottorini*.

Un accord parfait ne dura pas longtemps parmi ces hommes ainsi rassemblés. Deux partis, ceux que nous vîmes ensuite toujours aux prises au milieu de nos tourmentes politiques, ne tardèrent pas à se dessiner. Mazzini, qui avait fait ses premières armes dans l'*Indicatore Genovese*, vint prêter le secours de sa plume fougueuse à l'*Anthologie*. Alors en littérature, comme plus tard dans l'action, on eut les modérés, les constitutionnels, les hommes du terrain pratique d'un côté; de l'autre les impatients, les nébuleux, les exagérés, ceux qui arboraient sur leur drapeau: Tout ou rien. Ils eurent même d'autres qualifications et s'appelèrent néo-guelfes et néo-gibelins, mais Mazzini et Guerrazzi sortirent de ces moules traditionnels et firent bande à part.

Les chefs militaires du mouvement et les membres des gouvernements provisoires, après la capture de Zucchi et

des 98 patriotes dans les eaux d'Ancône, ne se crurent pas assez protégés par la neutralité bienveillante de la Toscane et allèrent chercher un asyle en France. Parmi ceux-ci rappelons un nom sympathique comme patriote et comme écrivain, l'illustre Terenzio Mamiani de Pesaro. Ils furent suivis par de jeunes gens qui, se sentant une vocation bien décidée pour les armes, trouvaient le sol de la Toscane trop fade pour leurs aspirations belliqueuses. Ils appartenaient presque tous au pays de Modène, où la tradition militaire fut toujours vivace. Ceux-ci exploreront le vent pour se porter là où une cause honnête pourra leur permettre de faire le noble apprentissage de la guerre. Providentielle préparation! Leurs talents mûris dans les luttes civiles de la péninsule espagnole, ils en feront hommage à l'Italie, livrant les batailles de sa régénération. Tel était du moins leur espoir. Il ne fut pas deçu. Et la patrie, à son heure suprême, retrouva les Cialdini, les Fanti, les Cucchiari, les Durando, pour remplacer les vieux routiniers, et former le noyau de sa jeune armée.

Parmi les chefs dont nous avons parlé, les deux généraux Sercognani et Armandi, anciens guerriers de l'empire, arrêtèrent leurs pas d'exilés dans ce Paris qui a le don de distraire du malheur aussi bien que de la gloire. Le premier était généralement accusé d'avoir mis au prix de 12,000 écus, comptés par l'évêque Mastai, depuis Pie IX, le retrait du drapeau tricolore, dans sa pointe sur Rome. L'accusation est restée dans quelques histoires contemporaines que nous pourrions citer (1). Quant à celle portée contre le général Armandi par les patriotes puritains, d'avoir manqué aux devoirs que lui imposait la défense d'Ancône, ce fut une de ces accusations hasardées dont il ne

(1) Entre autres : *I Rivolgimenti d'Italia* de Gualterio. Il en parle comme d'une chose jugée, et elle ne l'est pas encore.

reste bientôt plus de trace. Le général Armandi n'eut pas de peine à prouver dans sa justification en langue française : *Ma part aux affaires de l'Italie centrale*, qu'une place dépourvue de tout matériel et n'ayant qu'une garnison de 800 hommes douteux, n'était pas tenable contre des forces accablantes. C'est sur ces deux textes d'accusation que des paroles très-vives furent échangées en France entre Sercognani et Armandi.

A Paris les talents positifs du général Armandi furent utilisés par le Maréchal Soult qui l'avait connu autrefois. Attaché à une section du ministère de la guerre, la vie aisée qui lui fut faite lui permit de se livrer aux lettres qu'il cultivait avec amour. Cependant lorsque les événements de 1848 éclatèrent, Armandi vint prêter le concours de sa vieille expérience à cette héroïque défense de Venise, qui jeta la compensation de la gloire dans la balance d'une injuste destinée. Après la chute de Venise rappelé à Paris par le Président de la République, dont il avait été l'instituteur militaire, le général d'artillerie Armandi y mourut à un age très-avancé, chef de la bibliothèque particulière de Napoléon III. Armandi nous a laissé un ouvrage français intitulé : *Histoire militaire des éléphants depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invention des armes à feu.*

L'agitateur Mazzini, qui ne pouvait concevoir le calme philosophique lorsqu'on a été patriote, et patriote déçu ; lui qui voulait toujours l'action, quand même on se fut heurté contre l'impossible, ne tarda pas à lancer son anathème contre ces vieux hommes de métier, qui n'avaient accepté leur mission que sous certaines conditions de possibilité. Sismonde de Sismondi avait publié une *Étude sur les Constitutions des peuples libres.* Joseph Mazzini dans un article écrit en langue anglaise et inséré dans une revue de Londres en 1836, tourna ses batteries contre le publi-

ciste génevois. Celui-ci soutenait la thèse, que les multitudes investies des droits politiques, ne possédant ni la conscience de la délibération, ni l'indépendance personnelle, travaillent au profit des intrigants et des riches, dont ils sont les clients obligés. Mazzini au contraire invoquait le suffrage universel dans une question de généralité nationale, accessible aux masses, aussi bien que dans la délégation des pouvoirs politiques. A l'appui de son argumentation, il revenait sur les événements de 1831. Il prétendait que si l'on eût intéressé les masses, la révolution aurait triomphé. « Si dans le soulèvement de 1831, dit-il, l'Italie ne se dressa pas comme un seul homme, ainsi qu'on aurait pu s'y attendre, ce fut parce que les idées qui ont le plus de pouvoir sur elle, le peuple et la nationalité, furent dès le premier jour, non-seulement méprisées, mais compromises et combattues par ces hommes insensés et lâches, sans intelligence et sans cœur, que le hasard, l'influence locale et les services rendus sous l'empire mirent à la tête de la tentative. Ce fut parce que l'Italie se détourna, irritée par le cri coupable de ceux qui voulurent séparer la cause d'une ville de celle d'une autre, et refusèrent la coopération des Italiens pour n'accepter que celle de l'étranger. »

La maladie d'hallucination patriotique date de loin, on le voit, chez Mazzini. La situation générale de l'Europe, l'Autriche au nord, Naples au midi, hostiles à la révolution; le Piémont hors de cause et non entamable en ce moment: toute la question militaire enfin disparait complètement à ses yeux. Il lui suffit de changer certains hommes pour changer une situation foncièrement mauvaise. Les trois gouvernements provisoires n'ont qu'à mépriser la non-intervention en ce qui les concerne, et proclamer Dieu et le peuple, pour recruter des forces immenses e[illegible]

maient la majorité. La gauche, la rougeur au front, marqua inutilement du stigmate de l'infamie la joue du ministre, et tout fut dit. Ce furent des jours bien tristes pour les patriotes italiens, lorsque de pareilles paroles sortaient de la bouche des représentants d'une nation qu'ils étaient habitués à regarder comme possédant seule la force du progrès et la tradition des nobles idées! Monsieur Gualterio a raison. Nos mouvements passés commencèrent toujours aux cris de Vive la France! et terminèrent toujours par des malédictions à la France. Colère d'amoureux, pourtant! Il y eut toujours au fond des cœurs la conscience d'une réparation plus ou moins lointaine. Aussi pardonnait-on à la moindre lueur d'espérance.

La déroute de Rimini, la reddition d'Ancône, la capture des patriotes au mépris d'une capitulation, les bandes du général Sercognani arrêtées aux portes de Rome par une main fatale (c'était celle de l'évêque de Spolète, aujourd'hui Pie IX) furent les épisodes précipités du drame de l'insurrection italienne de 1831. Les patriotes français et italiens qui à Lyon, à Marseille avaient rassemblé des armes et se disposaient à porter secours aux frères de l'Italie, furent dispersés par les dragons de Louis-Philippe et internés par sa police. Ils allèrent attendre les vaincus de la catastrophe italienne. Parmi ces patriotes internés figuraient Linati, Grillenzoni, Franceschini, Pepe et Misley. Arrêtons-nous un instant sur ce dernier.

Henri Misley, du pays de Modène, malgré son nom étranger, était le fils d'un professeur attaché au Lycée de Milan. Ce fut dans cette ville qu'il devint l'élève et l'ami de Melchiorre Gioja. Celui-ci ayant trouvé dans le jeune Misley un esprit réfléchi et un cœur italien, l'entretenait souvent du vice d'origine et des iniquités du gouvernement autrichien. Après avoir pris son diplôme de docteur en droit

à Pavie, Misley alla à Modène quelque temps avant 1830, et entra en relation avec le Duc. François IV, qui à cette époque avait vu ses intrigues de succession piémontaise éventées en dépit de l'Autriche, s'apprêtait à jouer sa partie double avec les libéraux italiens, pour devenir roi d'Italie s'ils réussissaient, pour les pendre s'ils échouaient. Henri Misley et Ciro Menotti furent les intermédiaires entre le Duc et le comité cosmopolite; partant entre François IV et le Duc d'Orléans qui y était affilié. Ce fut même par leur entremise que les agents du comité allèrent à Modène s'aboucher avec le Duc, et régler des conventions en bonne forme en vue des éventualités. La révolution ayant été domptée par l'intervention de l'Autriche, Misley resta en France surveillé par la police de Louis-Philippe, devenu roi et sage. Il revit à Paris Maroncelli, qu'il avait connu à Milan, et sortait alors du Spielberg fantôme mutilé. Les deux amis s'embrassèrent et un long cri de malédiction contre l'Autriche s'exhala de leur poitrine, en guise de soupir d'allégement. Vivant en contact avec le général Lafayette, qui lui aussi avait connu pendant cinq ans les douceurs du régime paternel à Olmütz, Misley d'accord avec Maroncelli, eut l'idée de rédiger l'acte d'accusation public contre ce gouvernement autrichien que Mackintosh appelait à la tribune anglaise, l'épouvante de la civilisation. Il le fit dans un livre français intitulé: *L'Italie sous la domination autrichienne.* Ce livre est resté le premier de cette longue suite de réquisitoires lancés contre l'Autriche, dont celui de Monsieur Snider-Pellegrini est le dernier, mais non pas le moins concluant (1). Misley révèle dans son ouvrage les *apparences* et les *réalités* de ce gouvernement qui eut toujours un code de loi pour l'Europe, des circulaires se-

(1) *La Justice en Autriche*, par Mr. A. Snider-Pellegrini. Paris 1861.

crètes et la police pour ses administrés. Si l'Autriche voulait aujourd'hui répondre par des livres et des brochures, aux livres et aux brochures qui se publient contre elle, il lui faudrait créer au ministère de l'intérieur une section particulière de réfutation européenne, où ses scribes officiels ne manqueraient pas de besogne. Mais en 1833 le livre de Misley était un fait isolé, un fait accablant de tout le poids de sa nouveauté! Aussi le gouvernement autrichien s'en émut et songea à donner le change à l'opinion publique.

Mr. Paride Zajotti, homme de bec et de plume, inquisiteur émérite, se chargea de la réfutation. Il l'entreprit avec d'autant plus de zèle et d'acreté, qu'il était implicitement pris à partie dans tout ce qui touchait aux procès des patriotes, et à cette justice exceptionnelle qu'il nia, avec une impudence de sbire, d'avoir jamais existé en Autriche. Il publia donc un *factum*, inutilement anonyme, de 435 pages, avec ce titre: *Semplice verità opposta alle menzogne di Misley nel suo libro, etc.* Il va sans dire que le patriote italien y est traité d'un bout à l'autre de misérable calomniateur. Les accusations de Misley se changent en autant de glorifications pour l'Autriche sous la plume de Zajotti; les Tyroliens inquisiteurs sont de petits saints, et tout est pour le mieux dans la meilleure des monarchies possibles. On ne saurait avancer dans la lecture de cette réfutation sans se sentir le cœur soulevé de dégoût. Ce qu'il y eut d'incroyable lorsque ce livre parut, c'est que c'était un cas de Spielberg de se laisser trouver chez soi le livre de Misley, tandis que la réfutation tirée à des milliers d'exemplaires à l'imprimerie royale de Milan, mais portant la date de Paris 1834, était jetée dans toutes les administrations et retrouvée sur tous les bureaux. Malheur à l'employé qui n'en prenait pas connaissance,

ou en parlait irrévérencieusement! Son nom était noté *nigr*
lapillo par les référendaires mystérieux de l'administration
Veut-on un spécimen des appréciations critiques d
réfutateur Zajotti? En voici un qui est assez curieux
« Mr. Silvio Pellico, après avoir obtenu sa grâce, a publi
sur sa détention (la détention du Spielberg!) un volum
intitulé: *Le mie Prigioni*, dans lequel au bout du compt
il avoue son crime et la justice de sa condamnation. I
est cependant à regretter que pour sa malicieuse et tro
manifeste intention de montrer le gouvernement autrichie
sous un jour odieux, il ait voulu écrire plutôt un roma
qu'une histoire, et ait ainsi entaché de tant de mensonge
un livre qui pouvait du reste réussir si intéressant! » On l
voit par cette citation. La dissimulation chrétienne de Silvi
Pellico ne suffisait pas à l'Autriche. Il fallait qu'elle donnâ
le coup de grâce au livre de *Mes Prisons* par la mai
de Zajotti. D'autres raconteront la fin tragique de cet in
quisiteur détesté. C'est une histoire aux couleurs sombre
qu'on dirait empruntée aux légendes du moyen-âge.

Puisque nous avons touché au livre de *Mes Prisons*
nous ne pouvons nous dispenser de dire deux mots d
celui de Mr. Andryane. Cet autre martyr du Spielber
que nous avons entendu de bouche s'appeler italien pa
droit de malheur, avait été accordé par l'Autriche, plu
tôt que les pièces de son procès, aux réclamations de l
France,

Et l'avare Achéron avait lâché sa proie.

Il s'en faut de beaucoup que le livre si intéressant d
Mr. Andryane: *Mémoires d'un prisonnier d'État*, ait eu u
nombre aussi considérable de lecteurs que celui de *M*
Prisons. L'indignation virile dont le récit de Mr. Andryan
est empreint, ne put avantageusement lutter avec la fib

CHAPITRE VI.

Émigrations et mouvement littéraire de 1834 à 1848.

> Non vi stupite, o Italiani abitanti fuori d' Italia, che siete naturalmente gl' interpreti intermediari dell'opinione italiana presso gli stranieri, non vi stupite se noi Italiani d' addentro, liberali moderati ed ultramoderati, cerchiamo d'accaparrarvi alla parte nostra.
>
> CÉSAR BALBO — *Écrits variés*, 1846.

L'expérience des forces patriotiques de l'Italie avait été faite dans les trois grandes divisions péninsulaires. Au nord et au midi en 1821, au centre dix ans plus tard. 1848 les résuma, pour ainsi dire, et présenta le plus grand mouvement tenté jusqu'alors en Italie. La fatalité l'avait pourtant condamné d'avance. Des éléments discordants à l'extérieur comme à l'intérieur, exercèrent sur ce mouvement une action dissolvante. Enfanté au milieu des écueils, il fut entraîné de désastre en désastre. Une dernière épreuve, assez courte, mais très-douloureuse, devint nécessaire pour harmoniser les esprits et régler les conditions du succès définitif.

Les tentatives de haute lutte avaient été essayées jusque là, on sait avec quel succès. Mazzini y persista toujours confiant en Dieu et le peuple; mais tous n'avaient pas sa foi robuste. Il fallait s'y prendre autrement si l'on tenait à réussir. Les efforts que fit à plusieurs reprises l'Italie

SUITE DU CHAPITRE V.

L'oasis toscane. — Une pierre jetée dans une volée d'oiseaux. — Tentatives ultérieures.

Le mouvement de 1831 échoué, les hommes de pensée les plus compromis trouvèrent en Toscane une oasis de tolérance, sinon de liberté, où ils purent reprendre en sous-œuvre le travail d'émancipation intellectuelle qui n'était encore qu'ébauché dans la masse du peuple italien. L'affluence des intelligences les plus marquantes de la péninsule fit bientôt de la Toscane un point lumineux au milieu des ténèbres où l'Italie venait d'être replongée. Sur les bords de l'Arno se trouvèrent conviés, comme à un rendez-vous d'honneur, les exilés napolitains du 21, balottés jusque là des séjours forcés de l'Allemagne à ceux moins amers de la France : Joseph Poerio et ses deux fils, Gabriel Pepe, Charles Troya, Pascal Borelli, Colletta qui retrouva à Florence la plume de Tacite, Mancini traducteur d'Homère, Antoine Ranieri qui avait déjà défendu, dans le *Globe, les Vêpres Siciliennes* de Nicolini violemment attaquées par les journaux français. A ceux-ci se joignirent le voltairien lombard Montani, Pierre Giordani, la plume raffinée de Plaisance, Giacomo Leopardi, le saule pleureur de Recanati, le dalmate Tommaseo aussi italien de cœur que le ionien Foscolo. Ils fraternisèrent avec cette jeunesse déjà illustre dans les lettres, les Guerrazzi, les Salvagnoli, les Montanelli, les Poggi, les Forti ; auxquels il faut ajouter le vieux Pananti, précurseur de Giusti, Rosini, le Sosie de Manzoni, l'instituteur Lambruschini, Micali, l'historien des peuples italiens avant la fondation de Rome, Giovanni Nicolini le premier tragédien contemporain de l'Italie, Gino

Un compromis avec des princes oppresseurs, ou obligés par leur position à être tels, ne devait pas se faire sans qu'il en coûtât un peu à la loyauté des moyens, ou à l'hommage qu'on doit aux vrais principes de la liberté. Bien des gens cependant se flattaient, de bonne foi, d'arriver à la conciliation. César Balbo écrivait alors: « Plusieurs croient que les étrangers pèsent plus sur le peuple italien que sur ses princes; moi je crois tout le contraire » (1). Après tant d'épreuves infructueuses, de violences triomphantes et d'illusions tombées, les penseurs patriotes, les exilés italiens, fatigués de haïr, furent, plus ou moins, saisis par cet attendrissement qui prend l'âme des malheureux et les porte à la religiosité. L'école romantique cultivait d'ailleurs la tradition religieuse. La *Jeune Italie*, elle même, à la différence du carbonarisme, était religieuse et démocratique. — « Les néo-guelfes, dit Mr. Marc Monnier voyant l'ennemi de l'Italie à Vienne seulement, voulurent armer contre lui la Rome moderne. Les néo-gibelins voyant l'ennemi, non pas à Vienne seulement, mais à Rome, voulurent armer contre lui l'intelligence affranchie de la nation. » — Qui devait maintenant se mettre à l'œuvre? L'intelligence de la nation avait du chemin à faire, avant de s'affranchir au point d'arriver à une levée générale de boucliers. Pour le moment la moitié de la tâche suffisait. Il est vrai que la combinaison des néo-guelfes ne nous menait que près du but sans l'atteindre. Mais en soulevant par le prêtre la grande masse des Italiens, on les porta à l'examen de la question nationale, on réduisit à leur poids spécifique les princes et le pape, et on intéressa l'Italie entière au triomphe final de 1859. L'école romantique de Manzoni avait donc sa raison d'à-propos, en prenant le pas sur la classique de Nicolini.

(1) Pensieri su la Storia d'Italia. Pag. 133.

des 98 patriotes dans les eaux d'Ancône, ne se crurent pas assez protégés par la neutralité bienveillante de la Toscane et allèrent chercher un asyle en France. Parmi ceux-ci rappelons un nom sympathique comme patriote et comme écrivain, l'illustre Terenzio Mamiani de Pesaro. Ils furent suivis par de jeunes gens qui, se sentant une vocation bien décidée pour les armes, trouvaient le sol de la Toscane trop fade pour leurs aspirations belliqueuses. Ils appartenaient presque tous au pays de Modène, où la tradition militaire fut toujours vivace. Ceux-ci exploreront le vent pour se porter là où une cause honnête pourra leur permettre de faire le noble apprentissage de la guerre. Providentielle préparation! Leurs talents mûris dans les luttes civiles de la péninsule espagnole, ils en feront hommage à l'Italie, livrant les batailles de sa régénération. Tel était du moins leur espoir. Il ne fut pas deçu. Et la patrie, à son heure suprême, retrouva les Cialdini, les Fanti, les Cucchiari, les Durando, pour remplacer les vieux routiniers, et former le noyau de sa jeune armée.

Parmi les chefs dont nous avons parlé, les deux généraux Sercognani et Armandi, anciens guerriers de l'empire, arrêtèrent leurs pas d'exilés dans ce Paris qui a le don de distraire du malheur aussi bien que de la gloire. Le premier était généralement accusé d'avoir mis au prix de 12,000 écus, comptés par l'évêque Mastai, depuis Pie IX, le retrait du drapeau tricolore, dans sa pointe sur Rome. L'accusation est restée dans quelques histoires contemporaines que nous pourrions citer (1). Quant à celle portée contre le général Armandi par les patriotes puritains, d'avoir manqué aux devoirs que lui imposait la défense d'Ancône, ce fut une de ces accusations hasardées dont il ne

(1) Entre autres : *I Ricolgimenti d'Italia* de Gualterio. Il en parle comme d'une chose jugée, et elle ne l'est pas encore.

signaler son *Journal d'un Collége* et son examen de la doctrine de l'abbé Bautain. Ce dernier n'est plus une brochure, mais un livre. Il a pour titre : *De la raison critique et de l'autorité*. Le *Journal* est une analyse pédagogique et psycologique, finement tracée, des conditions réglémentaires d'une bonne institution. Dans la controverse contre Bautain, Tommaseo, muni d'armes tirées de l'arsenal de Rosmini, entreprend de faire une plus large part à la raison dans son mariage avec la foi, contre son adversaire qui en fait une plus large à l'autorité.

Nous parlerons plus tard de son livre français le plus important, intitulé : *Rome et les Papes*. C'est là que Tommaseo traite la question de la séparation des deux pouvoirs, bien avant que cette thèse fut dévenue un des lieux-communs de la presse. Pendant son séjour en France il publia aussi deux volumes sur *l'Italie*, mais en langue italienne. Voici un passage frappant de Tommaseo que nous extrayons de son article *Sur les juges compétents en fait d'art*. Il est affligeant comme la vérité — « Un homme qui n'est d'aucun parti, d'aucune coterie, qui n'est ni prôneur, ni prôné, qui n'a d'autres nécessités que sa conscience, d'autre but que la vérité, cet homme-là ne sera pas bafoué par les écrivains du jour (ils sont trop polis et trop pressés pour cela), il sera tout simplement délaissé. S'il flattait quelque passion, ce serait un homme d'esprit ; mais comme il n'est pas valet, il n'est rien. »

Les temps étaient à la conciliation de choses qui pour bien des esprits restaient inconciliables. Or s'il y avait moyen de concilier des éléments altérés, mais nécessaires et constitutifs de toute bonne société, la religion, la famille, la patrie, l'autorité souveraine, le progrès intellectuel et moral, c'était de revêtir toutes ces forces réparatrices et fécondes, de cette valeur esthétique appelée par Platon :

la splendeur du vrai. Cette tâche fut entreprise et remplie par le comte Terenzio Mamiani. Né dans cette ville de Pésaro d'où sortit la plus grande incarnation de l'harmonie depuis que le monde existe, il resta au milieu de toutes les phases tourmentées de la grande gestation italienne, un patriote sans défaillances et patient, comme un homme qui connaît l'issue de la route où il s'est engagé. Le comte Terenzio Mamiani (nous pourrions aussi bien supprimer ses titres) n'a pas écrit, que nous sachions, des livres français. M.r Marc Monnier nous dit pourtant qu'il s'exprime en cette langue avec une élégante facilité. Mais comment aurions-nous pu taire son nom en parlant des exilés qui relevèrent l'Italie aux yeux des étrangers? Terenzio Mamiani, celui des hommes d'état d'aujourd'hui qui a écrit le premier livre sur le nouveau droit des nations (1), a commencé par la poésie, sans laquelle il est si facile de se matérialiser à trente ans. Maroncelli l'exhortait à revêtir la pensée chrétienne de la tunique d'Homère; mais un esprit tel que le sien n'avait pas besoin de l'exhortation pour sortir des sentiers battus, dans un genre de poésie où Manzoni avait primé et fait école. Ses hymnes sacrés, sa poésie surtout où il décrit la vie des patriarches, respire les vierges senteurs de la création, lorsqu'elle était à peine échappée de la main de Dieu. Héritier du sceptre de Monti dans le vers blanc, que les Italiens appellent *sciolto*, il chanta les vertus civiles, l'amour de la patrie, la sainteté des sentiments libres. Mais il fit plus. Il initia une philosophie où, sans heurter les dogmes religieux, il fit une large part à la raison et à l'expérience. Il créa une nouvelle méthode par laquelle, descendant des abstractions où l'on s'était trop longtemps égaré, il essaya d'arriver à la connaissance

(1) *D'un nuovo Diritto Europeo*, pel conte Terenzio Mamiani. Torino, 1859.

des vérités premières. Son *Rinnovamento della filosofia antica italiana*, qui parut à Paris en 1836, est un monument qu'il éleva, par la science, à la glorification de l'Italie.

Vers la même époque Guerrazzi sortait des prisons de l'île d'Elbe un manuscrit à la main. C'était *L'Assedio di Firenze*. Ce manuscrit dut prendre le chemin de Paris pour qu'il pût être imprimé. Mazzini, qui en avait écrit la préface, recommanda à la jeunesse italienne le roman patriotique. Ce livre, disait-il, équivalait à une bataille; et pourtant Mazzini reprochait à l'auteur ses découragements, et trouvait qu'il n'avait pas assez sonné la charge. — Le Siége de Florence est incontestablement le meilleur des ouvrages de Guerrazzi, mais il est loin d'être irréprochable comme œuvre d'art. Guerrazzi d'ailleurs faisait lui-même bon marché de son esthétique. Ce qu'il se proposait en écrivant, disait-il, c'était que son œuvre « passant comme une tempête, foudroyât les méchants, secouât les lâches, épurât l'air ». A-t-il atteint son but? On a pu le croire en voyant l'avidité avec laquelle on s'arrachait le livre des mains, à la barbe des argus de toutes les polices. Cependant, comme en politique on ne persuade jamais que ceux qui sont de votre opinion, le livre ne servit qu'à surexciter la jeunesse qui avait déjà du patriotisme dans le cœur. Que de fois cette jeunesse eut à se repentir d'avoir prêté ses propres couleurs à des gens hostiles, et ses sentiments élevés à des masses ignorantes!

Nous avons maintenant à parler des deux coryphées du mouvement néo-guelfe, l'abbé Gioberti et le comte César Balbo. Affirmons hardiment que sans ces deux hommes remarquables, la grande tentative de 1848 n'aurait pas eu lieu. Après l'expédition de Savoie, le parti national modéré avait formulé un nouveau programme. Le point de départ de ce programme était contenu dans la brochure de Terenzio Mamiani: *Nostro parere*

sulle cose italiane, publiée sous l'anonyme à Paris en 1839. Dans ces quelques pages remplies d'idées pratiques, l'auteur posait, avant tout, la nécessité de préparer peu à peu les Italiens à l'indépendance, moyennant l'éducation lente et graduelle des classes populaires. C'était un peu s'y prendre de loin. En 1846 César Balbo, plus pressé que Mamiani sept ans auparavant, quoique encore astreint, par la force des choses, aux évolutions politiques, ne jugeait pas indispensable cette éducation élémentaire du peuple. En s'adressant aux Romagnols dans sa : *Lettre sur la situation politique de cette année*, prologue de 1848, il les adjurait « de se fortifier avant tout dans cette instruction haute et virile, sans laquelle, disait-il, c'est plus qu'une faute, c'est un crime, de vouloir s'engager dans la politique pratique, ou, pire encore, de vouloir engager les autres ». On voit que Balbo ne prenait de longs détours qu'à son corps défendant.

Dans la grande œuvre nouvellement initiée, œuvre qui bouleversait toutes les idées libérales reçues et cultivées jusqu'alors, la plus rude tâche échut à Gioberti : celle d'entraîner, avec le pape, la vaste association cléricale, y compris les jésuites, sur le champ du libéralisme. Il s'était promis de réussir en flattant ses instincts de domination en faisant briller à ses yeux la suprématie dans le nouvel ordre de choses, et en combattant toute hétérodoxie fut-ce même l'innocente hétérodoxie de l'abbé Rosmini, César Balbo prit sur lui de faire marcher les peuples et les princes, les uns vers les autres, sur le terrain des réformes. Il se disait à lui-même que c'était là une pente glissante qui aurait bientôt poussé aux constitutions ; mais il employait toute sa tactique à dissimuler la pente. Le régime représentatif était un corollaire si conséquent de réformes, qu'à peine se trouva-t-on sur ce terrain en Piémont, le comte de Cavour scandalisa jusqu'à Lorenzo Va

lerio, lui-même, par le sans-gêne avec lequel il se laissa glisser à la constitution, qu'il invoqua pour le pays. En présence de ce fait, on a lieu de s'étonner que Joseph Ferrari, à la veille de la constitution piémontaise, ait écrit un long article sur la supposition alarmée que les réformes ne fussent pour longtemps le dieu Terme du patriotisme italien (1).

Nous avons nommé le comte de Cavour d'une manière incidente. Disons maintenant tout de suite que cet illustre Italien, déjà aguerri à la haute politique, qu'il avait étudiée dans le jeu de la constitution anglaise, était devenu un écrivain remarquable et remarqué, par les articles qu'il avait publiés dans différentes revues françaises et italiennes. Ces écrits avaient trait à des questions économiques, politiques, agricoles ou financières. Dire que le comte de Cavour maniait avec une égale dextérité les deux langues sœurs, c'est signaler le moindre de ses mérites comme écrivain. Sa monographie française, *Des idées communistes et des moyens d'en combattre le développement*, et l'autre, *Sur l'état actuel de l'Irlande et sur son avenir*, avaient déjà paru, lorsque, le mouvement contre l'Autriche commençant à se manifester en Piémont, il attaqua hardiment par son fameux article *Sur les chemins de fer en Italie*, publié en 1848 dans la *Revue Nouvelle*, le système allemand qu'on voulait faire prévaloir, et parla librement des destinées italiennes. Cet article avait fait trop de bruit pour que le comte de Cavour ne fût pas invité à replier pour le moment son drapeau. César Balbo trouvait qu'arboré avant l'heure, il avait l'inconvénient de mettre trop sur ses gardes l'étranger. — Et maintenant revenons à Gioberti.

(1) *La révolution et les réformes en Italie, par Joseph Ferrari*. Revue Indépendante, 10 janvier 1848.

Depuis 1833, époque où il quitta le Piémont, jusqu'à 1837, Gioberti n'avait écrit que quelques articles de journaux et une brochure française sur les doctrines de Lamennais. Dans cette brochure il signale avec virulence le scandale d'un écrivain qui, après avoir été un des plus vaillants champions des doctrines catholiques, après avoir éloquemmement tancé l'indifférence du siècle en matière de religion, renia un beau jour tous ses antécédents religieux, pour se mettre au service d'une raison débraillée et superbe. Volte-face aussi scandaleux pour les adeptes de la foi chrétienne que pour les libres penseurs. Gioberti avait été pendant ce temps-là collaborateur de *l'Univers religieux*, et c'est dans cette revue ultramontaine qu'il se donna carrière contre Bossuet et l'église gallicane, contre Cousin et les éclectiques, contre Descartes, ses tourbillons et sa formule, contre les Français en masse, qu'il appelle dans ses meilleurs moments un peuple léger et fantasque. Gioberti doit avoir tenu la plume avec impatience lorsqu'il écrivait en français, lui qui appelait cette langue, la langue des femmes et des enfants, lui qui disait entre autres aménités à l'endroit de la France — « Non ho mai conosciuto un filogallo che non fosse nel tempo istesso pappagallo » — (sans doute la rime a amené la remarque). Mais il faut juger un homme sur son mérite et non sur ses faiblesses.

Après la publication de sa *Teoria del Soprannaturale*, à laquelle se succédèrent avec rapidité *l'Introduzione alla Filosofia*, le livre *Su gli errori filosofici d'Antonio Rosmini*, et les traités *Del Bello e del Buono*, Vincenzo Gioberti, dit Achille Mauri dans son élégant discours sur la vie et les écrits de l'illustre Piémontais (1), fut aussitôt rangé parmi

(1) Della Vita e delle Opere di Vincenzo Gioberti, di Achille Mauri, letto in publica adunanza nell'Accademia di Filosofia italica, in Genova. Grondona 1853

les plus grands écrivains de la nation, et parmi les plus célèbres philosophes de son temps.

Quant à la philosophie spéculative de l'abbé Gioberti, nous ne croyons pas qu'elle soit destinée à survivre à son auteur. Nous pourrions même dire qu'elle est morte et enterrée à l'heure qu'il est. A cet égard le point de vue de Marc Monnier, qui est d'ailleurs celui de Montanelli, est parfaitement le nôtre; et comme nous ne saurions, mieux que lui, rendre une pensée qui nous est commune, nous le laisserons parler — « Gioberti n'était pas philosophe. Il avait une véhémence, un entraînement, une mobilité d'esprit qui le détournait de la spéculation. Mais ce qui le détournait surtout, c'était son esprit pratique. Il était l'homme du moment. Prophète et rêveur d'opportunité, il ne prévoyait pas le lendemain, ne rêvait que le possible. Il ne voulait pas la vérité, il ne poursuivait que la réalité. Il préférait un avantage immédiat à une victoire décisive, mais ajournée; impatient d'arriver vite, il renonçait à arriver loin; il rapprocha le but pour abréger le chemin, et ne fit que transiger toute sa vie — » (1).

Le philosophe politique poursuivant parfois un but supérieur, voulait que tout entra dans son moule, et que les autres transigeassent avec lui. Cela arriva dans sa querelle avec Rosmini, qu'on aurait pris d'abord pour une lutte de suprématie personnelle. Les jésuites avaient mis sur la sellette la philosophie de Rosmini, pour quelques propositions malsonnantes et douteuses à l'endroit des dogmes consacrés, qu'ils prétendaient y avoir découvert. Dans cette controverse, pour laquelle s'échauffèrent à froid les philosophes théologiens et les philosophes tout purs, Gioberti qui en était aux cajoleries avec les jésuites, fut pour ceux-ci contre

(1) Voir *L'Italie est-elle la terre des morts?* par Marc Monnier. Paris, 1860.

Rosmini, dès que les avances qu'il fit à l'illustre Tyrolien pour lui faire accepter ses formules, dans l'intérêt de l'Italie, furent accueillies avec une froide réserve. Le Marquis Gustave de Cavour frère aîné du ministre, joûta pour Rosmini, armé de son livre français intitulé: *Fragmens philosophiques*. Les libéraux soufflèrent dans la querelle pour faire pièce aux jésuites, et Pie IX inauguré par les libéraux encouragea le philosophe à persévérer *prudemment*. L'histoire racontera, comme un curieux incident de la question italienne, cette dispute de Bas-Empire, et cet ergotisme batailleur, à la veille des luttes meurtrières où l'indépendance de l'Italie allait être en jeu.

Après le désastre de Novare, Gioberti déçu de son rêve, renonçant pour jamais aux emplois et aux honneurs, se retira à l'étranger. Il y mourut prématurément et nous ne sonderons pas la cause de sa mort; mais en notre âme et conscience nous croyons que, si la postérité rangera difficilement Gioberti au nombre des grands philosophes, l'Italie n'hésitera jamais à le ranger dans celui de ses plus grands citoyens. Voici son dernier mot dans le dernier de ses ouvrages, *Il Rinnovamento politico*. Il est de toute actualité. — « La domination temporelle du Pape fut utile dans le passé durant le règne de la force. Elle est préjudiciable aujourd'hui que l'ère commence du vrai droit international.... Il est évident que le Pape inerte et impuissant ne peut pas être prince — ». Et voilà Gioberti rallié, par ce testament politique, à la tradition de Machiavel.

Collaborateur de Gioberti et athlète comme lui du mouvement néo-guelfe, César Balbo apporta dans cette œuvre difficile le tact positif des affaires, que lui avait donné une vie de mouvement expliquée par l'étude. Il avait été du Conseil d'état de Napoléon I, avait guerroyé dans les dernières campagnes de l'empire et connu les hommes à la

rude épreuve de l'adversité. De là une expérience sans illusions, et une manière de voir qui n'acceptait de la spéculation que ce qui pouvait donner des résultats pratiques. Comme ceci et comme cela, selon le cas et l'occasion, sans théories préconçues, sans principes absolus, un politique enfin. Sa vie d'action, ses études historiques, ce qui déteignait de la caste à laquelle il appartenait, tout cela faisait de lui un héros de modération lancé dans une œuvre de témérité. Mais si l'écrivain prêchait la modération, c'était crainte de voir péricliter l'œuvre de patriotisme à laquelle il s'était voué corps et âme. Et ce ne sera jamais l'homme qui envoya ses quatre fils à l'armée en 1848, et en pleura deux tombés sous les balles autrichiennes, que l'histoire aura à reprocher d'avoir été un tiède Italien.

— « Je le demande hardiment à tout homme sincère (dit Balbo dans ses *Pensieri su la Storia d' Italia*), qu'il regarde autour de lui ou qu'il descende depuis les Alpes jusqu'au détroit, et qu'il me dise si, une fois que cet obstacle ce vice, cette épine, cette calamité de l'étranger serait enlevée, tous les maux dont se plaignent les Italiens ne cesseraient pas, comme par enchantement, par la cessation de ce grand malheur national ?... Il est impossible que tous les biens ne suivent pas de près l'indépendance, et même s'ils ne la suivaient pas, l'indépendance serait encore une grande compensation à tout ce qui nous fait défaut. Unité et variété est l'apogée de la perfection. *In fœdere unitas !* — »

Ces idées contredites par les faits dont nous sommes témoins aujourd'hui, n'en avaient pas moins une grande valeur à l'époque où elles furent énoncées. Le livre d'où nous les avons extraites fut écrit en 1841, bien que publié en 1858 ; de sorte que le grand ouvrage de Gioberti en fut le commentaire anticipé. Ce livre du *Primato civile politico degli Italiani* qui parut en 1843, *Le Speranze d'Italia*

de César Balbo, que Piersilvestro Leopardi traduisit e
français (1), et la brochure, *I Casi di Romagna* de Massim
d'Azeglio (ces deux derniers écrits publiés en 1844) fi
rent le prologue littéraire du grand drame de 1848.
cela il faut ajouter les *Prolegomeni al Primato*, préface pos
thume plus militante que le livre lui-même, *La Nazional
Italiana* du général Jacques Durando, les *Pensieri su l'Ital*
de Joseph Torelli, *La Cronaca* de De Boni, les *Satires* d
Giusti et quelques poésies de Prati, poète distrait mais poèt

A la suite de ces écrits dont l'introduction fut permis
dans les états des princes italiens, la marée de l'esprit publ
montait, montait à vue d'oeil en Italie. On ne savait au jus
d'où cela venait, mais on sentait, un jour après l'autre, q
la vie circulait enfin dans ce grand tombeau surveill
que les idées y entraient à flots et atteignaient les pl
indifférents. Les congrès scientifiques n'y furent pas po
peu de chose. Les hommes qui se rapprochaient de to
les points de la péninsule avaient deux textes de disco
à leur usage. L'un à prononcer tout haut dans les sal
académiques, l'autre à échanger tout bas dans les ent
tiens familiers. Le mot d'ordre courut alors des Alpes
Lilybée.

Nous ne connaissons de César Balbo en langue françai
qu'une longue lettre inachevée sur l'*Aristocratie*. Il y
fend celle du Piémont contre certaines accusations qui
étaient venues de plusieurs côtés, et du sein de la ca
elle-même. Le grand tragédien Alfieri est opposé par Ba
au comte Vittorio Alfieri, signalant le manque d'illustrat
des illustrissimes piémontais. Dans le chapitre sur l'avi
sement et la nullité de la noblesse italienne sous la do

(1) Il a aussi traduit en français de moitié avec Mr. Aroux *l'Histoire Un*
selle de César Cantù.

nation des deux maisons d'Autriche, nous trouvons cette remarque assez singulière. — « L'on ferait une collection intéressante des passages de nos auteurs qui nous appellent à secouer notre honte et à nous délivrer de l'étranger ; on en ferait une non moins intéressante, et bien humiliante sans doute, mais par là même plus utile, en recueillant les passages de tous les auteurs étrangers qui nous prodiguent, justement ou injustement, le mépris — ».

Nous avons prononcé en passant le nom de Massimo d'Azeglio. Cette illustration toute italienne vaut pourtant bien la peine qu'on s'arrête un peu devant elle. Massimo d'Azeglio a été le Garibaldi littéraire de cette époque mémorable. Il ne s'attacha qu'en partisan à l'œuvre de Gioberti et de Balbo, évitant de s'engager dans des questions de principes. Aussi a-t-il pu tout récemment écrire sa fameuse brochure française : *La politique et le droit chrétien, considérés relativement à la question italienne* (1), sans avoir à démentir aucune de ses opinions précédentes. A l'égard de cette dernière brochure disons tout de suite, anticipant sur l'ordre de date, que dans ces cent pages Massimo d'Azeglio a concentré toutes les ressources de son talent d'écrivain et tous les feux de son âme d'artiste. C'est le plus brillant plaidoyer qui ait jamais été fait sur l'ensemble de la question italienne. Rien n'égale l'aménité dont il manie ce grave débat, rien n'est comparable à l'adresse avec laquelle il fixe son point de départ, entremêle les faits à l'argumentation, amène les citations, subjugue l'adversaire dans les étreintes de sa logique. Après ces quelques pages toute discussion sur l'Italie est fermée, et la conscience publique n'a plus qu'à prononcer. — Pourquoi Massimo d'Azeglio se livre-t-il aujourd'hui à une politique méticu-

(1) Paris. Chez Dentu, 1860.

leuse qui laisse entrevoir son extrait de baptême, lui q
conserve dans son style toute la verdeur martiale de s
jeunes années ? (1).

Remontons maintenant à 1844 — Ses deux brochu
italiennes *Su gli affari di Rimini*, et surtout celle *S*
casi di Romagna portèrent à l'apogée la réputation qu
s'était acquise avec ses deux romans patriotiques, *Ett*
Fieramosca et *Nicolò de' Lapi*. Après la publication de
seconde brochure l'Italie, excepté le Piémont, fut fermé
l'auteur. Mais d'Azeglio pouvait dire avec confiance à t
tes les polices italiennes, le mot de ce solliciteur reb
par Mazarin — J'attendrai. — Il n'attendit pas longtem
Depuis lors cet homme de cœur fut toujours sur la brèc
lorsqu'il s'est agi d'illustrer par les lettres, de défend
par les armes ou de protéger dans les conseils la gran
cause de son pays.

SUITE DU CHAPITRE VI.

Les antagonistes des Néo-guelfes. — Les indépendants et les indépendant

Les antagonistes, les contempteurs, les railleurs ne m
quèrent point à cette littérature d'opportunité, qui fais
bon marché des principes d'une large philosophie, p
mettre un pape à la tête d'un mouvement libéral. Le *P*
mato de Gioberti et l'*Arnaldo da Brescia* de Nicolini, pa
rent dans la même année 1843, ce dernier comme répo
au *Primato*. Nicolini prédisait que l'Église et l'Empire
réuniraient contre l'Italie « Un pape libéral ! » s'écria
dans son étonnement de convaincu. Le poète Giusti,

(1) Voir sa dernière brochure: *Questioni urgenti*. Florence, 1861.

aussi, le Béranger italien, ne se rendit que tard, et à son corps défendant, aux idées de Gioberti et de Balbo. Mais le plus décidé adversaire des néo-guelfes fut Joseph Ferrari. Oubliant pour les attaquer ce qu'il admet en d'autres occasions, à savoir, que la politique est, non la morale, mais la physique des états, non une théorie absolue, mais un système de transactions entre des forces opposées, il mena de rudes coups à cette comédie libérale, ainsi qu'il l'appelait, et, en philosophe indigné, il dénonça la tentative de Gioberti comme absurde, et sa littérature comme insensée (1). L'an 1848 donna raison à Ferrari; mais les onze années qui s'écoulèrent de 1848 à 1859, rendirent son véritable sens à l'idée des néo-guelfes. La justice elle aussi demande à mûrir.

Joseph Ferrari, né à Milan en 1811, se fit émigré volontaire de son pays esclave, pour jouir du plein exercice de son intelligence. Il passa en France en 1838 et, après avoir donné aux Italiens la physiologie de l'esprit de Romagnosi (2), dont il fut l'élève et l'ami, il révéla Vico et sa *Science Nouvelle* aux français. Ainsi monté du premier coup aux hautes régions de la littérature, il fut nommé par le gouvernement Français à trois chaires successives de philosophie, dont la dernière fut celle de Strasbourg. Précurseur de la nouvelle école des rationalistes, les libres principes qu'il énonçait sur les croyances chrétiennes impatientaient la faction jésuitique qui commençait à relever la tête après l'orage de 1830. Celle-ci n'eut pas de peine à faire épouser sa rancune aux dirigeants officiels, aux spiritualistes par état qui dominaient dans l'Université. Joseph Ferrari fut destitué de sa chaire de philosophie de Stras-

(1) Voir les deux articles de Ferrari sur les Néo-guelfes dans la *Revue des deux mondes*, 1844.

(2) *La mente di Gian Domenico Romagnosi per Giuseppe Ferrari*. Milan, 1835.

bourg, peu de temps avant que pareil sort n'échût à M
chelet et à Quinet. On accusait le philosophe italien d'avo
professé les doctrines de Platon sur la communauté d
biens et des femmes. Mais l'accusation infondée n'éta
qu'un prétexte. Ferrari en parle dans son livre: *Idées su
la politique d'Aristote et de Platon.* En 1848 il fut réi
stallé dans sa chaire de Strasbourg. A la suite d'un cor
cours il fut nommé Agrégé de l'Université, place rétribu
et dont il percevrait aujourd'hui les émoluments, s'il co
sentait à faire acte d'adhésion au gouvernement actuel.

La philosophie de Joseph Ferrari n'obtint jusqu'ici qu'u
jugement sommaire de ses compatriotes. Aucune critiq
détaillée et consciencieuse sur chacun et sur l'ensemb
de ses ouvrages, n'a paru, que nous sachions, en Itali
Cependant des membres de l'Institut de France s'occup
rent longuement de l'ouvrage capital de Ferrari, *Les Rév
lutions d'Italie, ou les Guelfes et les Gibelins*, et le journ
des *Débats* en fit le sujet d'un long article, au résumé, él
gieux. Un Italien qui a remué tant de science, un homr
dont la parole, comme celle de Pellegrino Rossi, est to
bée pendant longtemps du haut des chaires françaises, d
vrait avoir droit, ce me semble, à une prise en considé
tion plus sérieuse dans son propre pays.

Nous avons lu plusieurs ouvrages de Ferrari, mais aya
pour suspects nos jugements en pareilles matières, no
nous sommes adressés à un ami que nous croyons co
pétent, et nous l'avons prié de vouloir nous donner s
dernier mot sur l'illustre philosophe milanais. Voici ce q
cet ami nous écrivait dernièrement — « Joseph Ferr
doit, j'en conviens, faire l'effet du Sphinx antique au le
teur qui ne saurait se décider à l'étudier. C'est en to
cas un défi jeté à la critique qui voudrait le juger avec s
esprit de tous les jours. Il faut pénétrer et monter avec l

ou bien renoncer à le comprendre. Je ne puis vous dire, quant à moi, de l'avoir bien compris, et c'est sans doute insuffisance de gymnastique intellectuelle de ma part. Mais en lisant, avec toute l'attention dont je dispose, plusieurs ouvrages italiens et français de Joseph Ferrari, j'ai cru y voir cette modalité générale dominante. Une argumentation puissante par le fond, mais outrée dans la forme; un jeu de raquettes d'antinomies et d'antagonismes, une chasse aux rapprochements et aux analogies, une masse de faits opposés les uns aux autres, parfois avec une précipitation accablante; l'abus de la synthèse dans une période qui prend en bloc trop d'idées à la fois, et oblige le lecteur à les démêler pour y trouver le fil logique et l'enchaînement. La science brassée enfin, soulevant sans cesse des problèmes de détail à côté des problèmes principaux, et vous faisant passer sous les yeux des mirages de raison. Je me hâte d'ajouter que, s'il y a de la mêlée et du fouillis chez Ferrari, il y a aussi des éclaircies où la raison rayonne d'une lumière franche et sereine. Alors nous voyons le philosophe s'élever à des hauteurs imposantes. Lisez plutôt ses *Révolutions d'Italie* — ».

Dernièrement un ami de M. Ferrari, M. l'avocat Cavalleri, proposa dans la *Gazette de Milan* l'établissement de deux chaires publiques, où Dante et Vico seraient commentés et expliqués aux Italiens. Si le Ministère adopte l'idée, nul doute qu'il ne juge que la seconde de ces chaires revient de droit à Joseph Ferrari. Le philosophe de la révélation naturelle, de l'autocratie de la science et de la raison, et de leurs conséquences dans la société, se trouverait, croyons-nous, mieux à sa place dans les jardins de l'Académie, que sur le sable mouvant de la politique.

On trouvera au catalogue la liste des ouvrages français de Joseph Ferrari.

Un autre titan de la science, le florentin Guillaume Lib publiait à Paris en 1841 sa fameuse *Histoire des Mathém tiques en Italie.* En lisant l'Introduction de ce grand o vrage où Libri parle de la renaissance scientifique da la péninsule, on sent le patriote ému glorifiant son pays, non le froid discoureur remplissant une partie nécessai d'un livre. En 1829 Libri avait déjà publié à Florence, langue française, ainsi que son ouvrage capital, des *Mémoi de Mathématique et de Physique* qui l'avaient fait connaît à l'étranger. Libri aussi fut une illustre intelligence oblig de chercher le chemin de l'exil, par cela seul qu'il aim l'Italie. En 1831 il avait pris part à une manifestation p litique qui devait éclater à Florence au théâtre. La ma festation n'eut pas lieu, mais Libri n'en fut pas moi prié de quitter le pays. Il s'en alla renvoyant au Gran Duc le brevet d'une pension qu'il recevait comme sava Alors il se rendit à Paris, où il fut fait membre de l'I stitut et professeur des sciences mathématiques au Collé de France. Son génie et son savoir y excitèrent l'admi tion à tel point, que la suprématie consacrée de M. Ara s'en trouva ébranlée. On *osait* lui comparer Libri et placer quelquefois au-dessus de lui. Inde irae ! L'envie l'animosité poursuivirent depuis lors le savant italien, en 1848, ces mauvaises passions se traduisirent en u basse accusation. Guillaume Libri fut cité devant les t bunaux français, comme prévenu de complicité dans soustractions des livres qui furent faites au préjudice bibliothèques du royaume. L'illustre Italien fut condam en contumace ; mais la conscience publique remonta à source de l'accusation, et donna gain de cause à l'accu Il nous revient, au moment où nous écrivons, qu'une r nion d'hommes honorables, à la tête desquels figur Mr. Ricasoli et Mamiani, viennent d'adresser une pétit

au gouvernement italien, pour l'engager à demander au gouvernement français la révision du procès de Guillaume Libri. C'est une satisfaction que le pays réclame et attend pour une de ses gloires.

Les exilés italiens ne se lassaient point de faire retentir comme un reproche aux oreilles des étrangers ce grand mot classique: *Italiam! Italiam!* Que l'intelligence fût vaste ou étroite, recueillie ou distraite, tout parlait de l'Italie à l'exilé italien, comme l'exilé italien ne parlait avec feu que de l'Italie. Et lorsque toutes ces voix éparses, toutes ces voix dolentes et récriminatrices se furent multipliées et rapprochées au point de former concert, il fallut bien écouter, et songer enfin à la nation opprimée, qui avait été la mère nourricière des nations.

Le général Guillaume Pepe, dont nous avons déjà eu occasion de nous occuper, était à l'étranger depuis 1821, et en France depuis 1830. Homme d'action condamné à l'oisiveté, il voulut se commuer cette peine dans celle des travaux intelligents qui pussent de loin profiter à son malheureux pays. En 1836 il publia à Paris une brochure italienne, qui fut aussi traduite en français, avec une préface de Thibaudeau, ayant pour titre: *L'Italie militaire.* En 1839 il fit suivre, à cette brochure, l'*Italie politique,* livre écrit en français. Dans cet ouvrage Pepe se pose à lui-même ces deux problèmes: Trouver le régime le plus approprié à l'Italie déjà rendue à la liberté; Décider entre l'unité absolue et l'unité fédérative. La matière y est traitée en six chapitres, et sans se prononcer d'une manière absolue, l'auteur expose le pour et le contre, selon les différentes futuritions possibles ou probables.

Quelques mois après, afin de combattre une expression un peu leste échappée à Chateaubriand à l'égard de son pays, dans le *Congrès de Vérone,* Pepe publia une brochure

française ayant pour titre: *Naples selon l'histoire.* C'est une légitime révendication des gloires en tout genre que ce beau pays n'a cessé de produire à toutes les époques. Chateaubriand avait écrit — « La Constitution de Cadix a été imposée à Naples: Naples en fut pour son caprice; il lui fallut retourner à son soleil et à ses fleurs » — Pepe l'histoire à la main apprit à Chateaubriand que Naples n'a pas produit que des fleurs.

Le sentiment religieux ennobli et rallié au patriotisme italien, avait présidé, nous l'avons vu, à la formation et à la direction du mouvement néo-guelfe. Une femme issue de l'aristocratie milanaise, rattachée à la France par la tradition historique, et qui, pour chercher son atmosphère, s'était faite, elle aussi, exilée volontaire de son pays, madame la Princesse Christine Trivulce de Belgiojoso pour la nommer, émigra à Paris en 1830, et ne cessa depuis lors de se consacrer à l'œuvre de la régénération italienne. Celui qui ne remonterait pas au courant d'idées dominant de 1833 à 1848, trouverait singulier que madame de Belgiojoso débutât dans la carrière littéraire par un ouvrage de théologie. Mais il faut songer que, pour le bonheur de l'Italie, il s'agíssait de conclure le grand mariage entre la raison et la foi, et qu'à cette époque on était généralement à mille lieues de la menace d'un divorce définitif.

Madame de Belgiojoso depuis longtemps connue dans la haute société parisienne par cet assemblage de qualités extrinsèques qui font, tout naturellement, piédestal à la statue, cadre au tableau, réclame au livre, lança en 1842 dans le monde son *Essai sur la formation du dogme catholique* (2 volumes in 8). Ce livre, qui n'était pas écrit pour les philosophes, édifia médiocrement les théologiens. Ils le trouvèrent entaché d'hérésie depuis le titre. Pour

Madame la Princesse ce fut toutefois un glorieux début. Il servit à montrer les hauteurs littéraires auxquelles elle pouvait atteindre. Son *Introduction aux œuvres de Vico,* qu'elle publia quelques années plus tard, éleva encore le critérium, d'après lequel il fallait juger son intelligence d'élite. A Paris, deux ans avant 1848, elle fonda un journal italien, l'*Ausonio,* où l'on remarqua les articles d'économie politique de Madame la Princesse. Et, lorsque le temps fut venu de sonner le tocsin contre l'Autriche, Madame de Belgiojoso publia ses *Études sur l'histoire de la Lombardie pendant les trente dernières années.* C'est dans ce livre, écrit dans la langue universelle, qu'elle dénonça les infamies de la police autrichienne avec une patience d'analyse qui ne dérobait rien à l'indignation. Aussitôt après les cinq journées elle vint à Milan, amenant à ses frais 200 jeunes napolitains qui avaient répondu à son appel pour la guerre sainte de l'indépendance. A Milan elle fonda le journal *Il Crociato.* C'était une feuille destinée à combattre les inexpériences présomptueuses et les vulgaires illusions qui faisaient du peuple la proie désignée des sectaires. La grâce persuasive de Madame la Princesse y prêchait journellement la concorde, mais helas! sans succès appréciable. Aujourd'hui encore Madame de Belgiojoso se livre à la polémique politique, en langue française. Ses accointances avec les hommes qui ont le plus marqué dans les vicissitudes contemporaines, prêtent beaucoup d'autorité à sa parole, et son style, tantôt sobre, tantôt disert, un peu journalier enfin, se relève toujours par la fine raillerie et la métaphore de bon goût. Nous aurons encore occasion de revenir à Madame la Princesse de Belgiojoso.

Les publications des exilés hors du sol italien, comme celles des hommes intelligents exilés sur leur propre sol,

avaient pour épigraphe, explicite ou sous-entendue : *Aler flammam !* D'année en année, depuis 1838, on avait vi prendre à la littérature italienne un caractère plus sérieu et plus discipliné. Après la mort de Romagnosi, l'héritag de sa philosophie avait été recueilli par ses deux illustre élèves, Joseph Ferrari et Charles Cattaneo. Ce dernier en fondant le *Politecnico* l'an 1839, rallia autour de lui quel ques écrivains patriotiques, tout en restant l'Atlas de l'en treprise. Les articles d'utilité pratique dont fut rempli cette Revue, la plus substantielle de toutes celles qui avaien paru jusqu'alors, la mirent bientôt en relief. La faveu du public lui fut acquise ; ce n'était pas beaucoup dire commercialement parlant, dans un pays et à une époqu où la haute production littéraire trouvait plus d'un genr de barrière. Le *Politecnico* cessa de paraître en 1843 mais Charles Cattaneo resta dans l'opinion générale u homme dont les talents pouvaient rendre de grands servi ces à son pays régénéré.

Une autre publication périodique, *La Rivista Europea* d'un caractère plus spécialement littéraire, servit aussi d véhicule aux aspirations lombardes, et d'arène à des écr vains qui prirent une part plus ou moins active aux év nements dont l'Italie Supérieure devint peu après le thé tre. César Correnti, collaborateur courageux de la Revu publia en Suisse à la veille de l'insurrection milanaise l'*Austria e la Lombardia*, livre qui, de moitié avec *l'A stria e l'Italia* du mordant publiciste Bianchi Giovini, fin par secouer tout à fait l'esprit public (1).

(1) L'auteur de cette Étude publia, quelques jours après la revolution de I lan, une brochure intitulée : *Dello spirito publico lombardo considerato ne' motori letterari*, qui lui valut une persécution honorable de la part du g vernement autrichien.

A la suite des constitutions octroyées par les princes italiens, le jour même où l'hypocrite gouvernement autrichien donnait la sienne à l'empire, pour la reprendre et la redonner encore, l'insurrection milanaise, qui décida la guerre à l'Autriche, éclata. Ce fut, il y a 13 ans, le 18 mars 1848. Depuis ce jour-là un drame heureux d'abord, terrible ensuite et plein d'anxiétés jusqu'au 5 juin 1859, fut joué par des peuples, tour à tour victimes et tyrans. Heureux de n'en avoir pas à raconter les tristes incidents, nous nous bornerons à dire que l'encyclique du 29 avril 1848 renversa cet échafaudage des néo-guelfes, si laborieusement construit. Mais, en la signant, Pie IX renversa du même coup le pouvoir temporel, déclaré desormais incompatible avec la civilisation et avec la liberté.



CHAPITRE VII.

L'Italie au delà du Tessin et des Alpes de 1848 à 1852.

> E badate a ciò miei leggitori, si vivrà in tal divisione, la quale al sorgere del 1847, è svantaggiosissima all'Europa occidentale... ma tale divisione si farà più vantaggiosa nel 47 e 48, più nel 49 e 50, e via più ne'dieci anni che rimangono per arrivare a quel 1860 che concentrà in sè tanti avvenimenti.
>
> BALDO. — *Lettre à Mr. D. sur la situation politique de l'Italie en 1846.*

Les mouvements italiens de 1848 et 49, tout désastreux qu'ils furent, jetèrent sur le sol des semences généreuses qui ne pouvaient manquer d'apporter leurs fruits dans un temps plus ou moins rapproché. Quand ils n'auraient servi qu'à refuter la déloyale assertion, que les Italiens ne savent pas se battre, ces mouvements n'eussent pas été perdus pour les destinées à venir de l'Italie.

Depuis la bastonnade faite administrer par Radetzky à des citoyens et à des femmes prises au hasard dans les rues, toutes les récriminations se turent, toute transaction avec l'étranger devint impossible. Concessions ou Constitutions venant de lui, furent accueillies avec le sourire de l'incrédulité et du dédain, et la nation d'un bout à l'autre de la peninsule n'eut plus de répit, qu'elle n'eût secoué de son cou ce joug infâme qui la dégradait.

Le Piémont, bien que rentré dans ses anciennes limites, s'était fait le gardien jaloux de la liberté constitutionnelle,

et tenait haut et ferme le drapeau national sous le regard menaçant de l'Autriche. De jour en jour l'on vit alors une partie des forces vives du pays grossir l'émigration déjà recueillie dans son sein ; l'autre y tendit de ses voeux et de ses espérances ; tous prirent de lui le mot d'ordre pour régler leur conduite en vue de l'avenir.

Les faits militaires de 1848 et 1849 furent recueillis par des hommes qui y avaient pris part, et qui, après avoir déposé l'épée, prirent la plume pour sauvegarder l'honneur italien des atteintes de la malveillance et des outrages de l'oubli. Le général Bava et l'officier anonyme piémontais racontèrent en italien les opérations de l'armée sarde, durant la guerre de l'indépendance. En langue française outre les livres du Duc de Dino et d'Alexandre Masson, dont nous n'avons pas à nous occuper, nous possédons le *Journal d'un officier de la Brigade de Savoie sur la campagne de Lombardie*, du Capitaine Gabriel Ferrero. Joseph Ricciardi appelle ce *Journal* précieux et il n'y trouve que deux choses à reprendre: un aveugle dévouement à la dynastie de Savoie et d'être écrit en français (1). Ce jugement, ou plutôt, cette boutade de la passion effervescente irritée par les désastres de cette époque, a été en partie rectifiée par M. Ricciardi lui-même, lorsqu'il s'est mis à refaire en français son : *Histoire de la Révolution italienne en* 1848, et qu'il a publié à Paris dix ans plus tard son: *Histoire illustrée de l'Italie.* Mr. Ricciardi a été un des plus actifs affidés de Mazzini dans toutes les conspirations italiennes depuis 1821 jusqu'à nos jours. Cependant en homme loyal et consciencieux, il n'a pas déguisé en plusieurs occasions les torts de son parti, surtout dans cette malheu-

(1) Cenni storici intorno agli ultimi casi d'Italia e documenti da ricavarsene. Italia, 1849. Pag. 205.

reuse émeute napolitaine du 15 mai 1848, qui priva
cause nationale du concours d'une belle armée.

Un des plus héroïques défenseurs de Venise, le géné
Jérôme Ulloa, après avoir fait admirer sa résistance
Malghera à l'ennemi lui-même, se mit à raconter les gr
des choses faites pas les Italiens, bien que trahis par
fortune. Dans les deux volumes français, qu'il fit paraî
et qui ont pour titre: *Guerre de l'Indépendance italien*
de 1848 et 1849, le lecteur patriote a devant lui le
bleau émouvant et instructif d'une haute intelligence r
litaire. Farini et La Farina racontèrent en italien les m
veilles d'héroïsme du siége de Rome. Le général P
compléta par un troisième volume les *Mémoires* qu'il a
déjà fait paraître en 1847. Ce volume, traduit dit-on
français par Georges Sand, raconte *Les Révolutions et*
Guerres d'Italie pendant 1847, 1848 *et* 1849. Joseph M
tanelli écrivit en italien son ouvrage capital: *Memorie*
l'Italia e su la Toscana dal 1814 *al* 1850, et dans la *Re*
de Paris de 1856 il inséra en français trois magnifiq
articles intitulés: *Le parti national italien;* articles qui fu
plus tard traduits en italien par Ausonio Franchi (1).

Les écrits de tous ces hommes d'intelligence et d'ac
contribuèrent à ramener l'opinion publique (on s'en a
çut dans les dernières années qui suivirent) à une ap
ciation plus calme et plus sensée des hommes et des c
ses de la péninsule.

Mess. Bonacorsi et Lumia, siciliens, cultivant pour
île des idées séparatistes qui affligeraient aujourd'h
mais qui étaient soutenables en 1849, publièrent en c
année, à l'occasion du fameux congrès de Bruxelles,

(1) Disons en passant que le philosophe du rationalisme écrivit lui aus
articles de fond dans les journaux français, surtout dans la *Terre pr*
journal fondé à Nice par Alphonse Karr au commencement de 1859.

forte brochure française intitulée : *Mémoires historiques, sur les Droits politiques de la Sicile.* Dans leurs *Mémoires* qui sont l'extrait de deux autres (1), Mess. Bonacorsi et Lumia racontent, en patriotes émus, la longue tradition historique des ordres constitutionnels de la Sicile ; l'appui chaleureux que l'Angleterre prêta à la constitution de 1812 ; l'abandon où elle laissa cette même constitution lorsque l'antagonisme qu'elle voulait créer aux Bonaparte avait cessé d'être son moteur, et la confiscation définitive des libertés siciliennes faites en 1816 par Ferdinand III, premier de ce nom comme roi absolu des deux Siciles.

Avec les livres de revendication vinrent, hélas ! les livres de récrimination. Charles Cattaneo écrivit à Paris une brochure en langue française, qu'il refondit lui-même en langue italienne, pour en faire un volume de 300 pages (2). Par sa conduite dans les cinq journées, Cattaneo avait décidé l'intervention du Piémont. Mais en séparant de sa vibrante parole Charles Albert de son armée, ne creusa-t-il pas de gaîté de cœur un abyme ? Ne se rendit-il pas impossible dans la première administration nationale, où il aurait pu être l'organisateur le plus éminent ? La question des personnes ainsi placée sur deux extrêmes, devait-être féconde en récriminations et stérile en résultats.

Vers la même époque parurent dans la *Revue des deux Mondes* deux articles de Madame la Princesse Belgiojoso, qui furent publiés en une brochure, et traduits en italien, avec leur titre : *L'Italie et la Révolution italienne.* En lisant aujourd'hui cette brochure, il est impossible de ne pas y remarquer la trace du marasme fiévreux où les

(1) *Saggio storico su le Costituzioni della Sicilia* di Nicolò Palmieri. Losanna e Palermo.
De la Sicile et de ses rapports avec l'Angleterre. Paris, 1827.

(2) *Insurrection de Milan en 1848* — par Charles Cattaneo. Bruxelles, 1849.

esprits les plus rassis avaient été jetés par les événements de ces jours néfastes. Les faits y sont souvent inexacts, et les jugements sur des personnes estimables, tranchés et acerbes. Après la chute de la république romaine, Madame la Princesse Belgiojoso désertant cette vieille Europe où la liberté et la raison recevaient tant d'outrages, disparut tout-à-coup comme une fée qui se perd dans un lointain lumineux. Des aperçus pleins d'intérêt sur l'état actuel et sur l'avenir de la Turquie (1), vinrent ensuite dire à l'Europe que Madame la Princesse était allée, nouvelle Montaigu, nouvelle Stanhope, se retremper dans cette terre d'Orient qui exerce une si grande fascination sur les âmes passionnées et sur les esprit méditatifs (2).

En 1851, le père Ventura, celui-là même qui avait prêché trois ans avant que la religion finirait par faire cause commune avec la démocratie, ouvrit à l'église de l'Assomption de Paris, des *Conférences* qui furent recueillies et qui forment un livre intitulé : *La Raison philosophique e la Raison catholique.* La critique de cet ouvrage fut entreprise par Ausonio Franchi dans : *La Religione del secolo XIX*, un beau livre où se trouve appliquée cette maxime de Vauvenargues — « La clarté orne les pensée profondes ». — Selon le pape Grégoire XVI, le pèr Ventura était le premier savant de Rome, et une des deu plus fortes têtes de l'Italie, avec l'abbé Rosmini. Commen Ausonio Franchi a-t-il donc pu avoir si beau jeu pour reduire au néant toute cette docte logomachie, saupoudré

(1) *Asie mineure et Syrie* par M.e la Princesse de Belgiojoso. — Pari M. Levy, 1858.

(2) Le dernier ouvrage publié par Madame la Princesse Belgiojoso e l'*Histoire de la Maison de Savoie* (Paris 1860), ouvrage qui n'a pas enco pris sa place dans la critique rassise. Il va sans dire que la période d sastreuse de 1848 y est traitée d'une manière plus calme que dans brochure.

de citations latines? C'est que le père Ventura avait trop compté sur le mutisme de la raison, et qu'il avait renié l'alliance démocratique, prêchée autrefois, pour se mettre aveuglement au service du dogmatisme religieux.

Dans l'ordre religieux et catholique il parut, cette même année 1851, un livre bien autrement remarquable, écrit en français par un Italien. C'est *Rome et le Monde* par Nicolò Tommaseo. Le religieux, honnête, savant et très-italien Dalmate s'adresse dans la préface *à la Conscience de Pie IX*, et respectueusement lui demande, si ce pouvoir temporel qui coûte si cher, est vraiment nécessaire à la majesté de l'Église; s'il est fondé sur les préceptes de son divin instituteur, si les arguments qu'on allègue en sa faveur sont puisés aux sources de la foi, de la raison, de l'histoire. Dans le courant de l'ouvrage il étale tout un *monde* de citations, tirées des livres avoués par l'Église, pour prouver la superfétation du temporel et la nécessité de revenir à la simplicité du christianisme primitif. Peine perdue! Mr. Ausonio Franchi est là qui lui prouve que la distinction entre l'Église primitive et le catholicisme subséquent, est tenue pour arbitraire par le pape. L'argumentation calme et détaillée de l'auteur marche appuyée sur les textes sacrés, dans une polémique qui vise à celle de Port-Royal, et dans un français presqu' aussi irréprochable que celui de Pascal et d'Arnauld. Tommaseo peut revendiquer l'honneur d'avoir été le premier à circonscrire et à traiter largement ce sujet de la séparation, avant que le cours des événements en eût fait la thèse ordinaire des publicistes. Les preuves et les citations se pressent dans son livre comme les arbres dans une vierge forêt. Si le Pape-roi n'est pas tombé devant tout cet arsenal trouvé dans sa maison, il faudra bien chercher d'autres armes plus efficaces pour l'abattre.

Châteaubriand, lui-même, avait dit dans ses *Études historiques*: « Quand les nations eurent perdu leurs droits, la religion, qui seule alors était éclairée et puissante, en devint le dépositaire. Aujourd'hui que les peuples les reprennent, ces droits, la religion abdiquera naturellement les fonctions temporelles, et résignera la tutelle de son pupille arrivé à l'âge de maturité. Déposant l'autorité politique, le clergé rentrera dans la voie de la primitive Église ». Mais Mr. de Châteaubriand y perdit son français, compromit sa réputation d'orthodoxie, et entendit lui aussi cette voix tenace et opiniâtre répéter à ses oreilles: *Non possumus, non possumus.*

SUITE DU CHAPITRE VII.

Un Napoléon gouverne la France. — Évolutions en sens divers. — Guerre de Crimée. — Paix de Paris. — Colonie italienne à Paris. — Pluie de brochures. — Considérations. — Levée solennelle du rideau. — Les amis de l'Italie en France. — Notes et mémorandums.

Le 2 décembre 1851 un coup d'état mit le gouvernement de la France entre les mains d'un Bonaparte. Puisque la république française, reniée ouvertement par la majorité de la représentation nationale, devait finir par un coup d'état, il valait cent fois mieux qu'il fut fait par un Napoléon que par un Changarnier ou un Lamoricière. Les républicains de l'Italie n'en jugèrent pas ainsi, et associèrent leurs malédictions à celles des démocrates d'outre-mer contre l'élu de 7 millions de Français. Mais ceux qui pouvaient se rendre compte de ce que ce mot de Napoléon contenait, eurent tout lieu d'espérer qu'en définitive, le progrès de l'Europe et l'émancipation de l'Italie n'auraient qu'à s'applaudir d'un gouvernement français fort, national, et napoléonien.

L'année 1852 passa tristement pour les Italiens, par suite des gages que le nouvel empereur des Français avait cru devoir donner, avant tout, au pouvoir religieux et à la paix. — Le 6 février 1853 un coup hardi mazzinien fut tenté à Milan. Trois mille ouvriers qu'on avait enrégimentés depuis longtemps, et qui percevaient une solde d'affiliation, devaient descendre dans la rue, s'emparer par surprise de la citadelle, et y donner le signal pour égor-

ger tous les Autrichiens dans la ville. Celle-ci délivrée devait à son tour soulever la province, la province la Lombardie, la Lombardie l'Italie, l'Italie (pourquoi pas?) toute l'Europe. C'était un magnifique sorite d'émancipation générale dans l'*Idée* de Mazzini. Mais hélas! Des trois mille ouvriers avec lesquels on avait réglé le prix du sang des bord de la Tamise, cent cinquante seulement répondirent à l'appel au jour de l'épreuve sollicitée. Ceux-ci desarmèrent quelque poste, firent jouer le couteau sur quelque soldat isolé, lâchèrent quelques coups de fusil sur des patrouilles et se tinrent quittes. Le reste demeura chez soi, ou se répandit dans les cabarets à dissiper l'argent qu'ils avaient reçu pour se battre. Cette échauffourrée provoqua les plus sanglantes, les plus iniques répressions, de la part des autocrates de la schlague qui régentaient la Lombardie. Cet fut le profit net de celui qui l'avait organisée. Des coups pareils calomniaient l'Italie. Un peuple qui a besoin de ces secousses pour sentir son avilissement n'est pas digne de la liberté.

Après ces tentatives, insensées par la disproportion entre les moyens et le but, vint la propagande de persuasion que la *Société Nationale*, instituée par Manin en 1855, et continuée depuis par George Pallavicini et La Farina, faisait dans toute la péninsule. Ses moyens étaient des écrits périodiques qu'on faisait passer par dessus toutes les douanes et toutes les polices. Son mot d'ordre était: *Unification de l'Italie sous Victor Emmanuel.* Cette propagande, qui dura jusqu'en 1859, fut active, adroite et rationnelle. Les différentes annexions italiennes ont pu dire si elle a été utile.

Maintenant il nous faut un peu revenir sur nos pas, pour nous reporter à cette mémorable année 1853. L'antagonisme de civilisation qui existait entre les états de l'Orient et de l'Occident était alors sur le point de dégénérer en

conflit. La prédiction de Balbo allait se vérifier dans son point capital. La Russie occupa enfin, la troisième fois dans ce siècle, les principautés danubiennes. Depuis vingt-cinq ans elle cumulait dans ses arsenaux d'immenses matériaux de guerre pour emporter sa proie longuement convoitée, Constantinople. Le jour où la Russie passa le Pruth, les traités de 1815 furent déchirés, la longue paix qui faisait de l'Europe un bourbier eut son terme, et les peuples se remirent en marche vers de nouvelles destinées.

Le premier ministre de Victor Emmanuel, bien inspiré et bien appuyé, mêla en Crimée les armes de Savoie au léopard anglais, aux aigles napoléoniennes, et ce fut l'Italie entière qui retira le prix de ce sang versé à propos. Au congrès de Paris le comte de Cavour prit la parole et parla pour la première fois dans une assemblée de diplomates, au nom de toute l'Italie. Il y signala la pression exorbitante exercée par l'Autriche sur les états indépendants, qu'elle s'était peu à peu inféodés. Le ministre de France prit note de ses paroles dans le *Mémorandum* qui résumait les actes du congrès. L'Autriche en frémit, mais il lui fallut dissimuler et ronger son frein.

Un Italien né en Lombardie, traita un des premiers *ex professo* en langue française cette question d'Orient alors, comme aujourd'hui, à l'ordre du jour. Monsieur Abdolonimo Ubicini, qui après de longs voyages avait en 1853 publié ses *Lettres sur la Turquie*, se fit rédacteur en chef de la *Revue d'Orient,* qu'il fonda à Paris. Ce journal acquit beaucoup d'intérêt après la publication des lettres susdites. Toute la presse européenne s'en occupa. Pendant la guerre de Crimée Mr. Ubicini publia aussi une brochure sur le même sujet, ayant pour titre : *La question d'Orient devant l'Europe.* Ce dernier ouvrage, aussi bien que les *Lettres*, fut traduit en italien.

Pendant la guerre de Crimée (1854), Carini, le vaillant Sicilien, fonda dans la capitale de la France, avec Benedetto Castiglia et Constant Ferrari, *Le Courrier Franco-Italien*. Toute la colonie italienne de Paris y apporta son contingent. Le professeur Caro, auteur d'un bon livre français (1); le comte Bargnani, qui de 1833 à 1840 plaidait déjà la cause de l'Italie dans le *National* et le *Constitutionnel*, Pasquali, Costa, Marchese (de Gênes) et beaucoup d'autres y devinrent de vrais courtiers internationnaux de sentiments et d'idées, des truchemans littéraires entre l'Italie et la France. Le moment était opportun et ces écrivains bien méritants pouvaient aussi bien mettre en tête de leur feuille : *Hoc opus, hic labor. Le Courrier Franco-Italien* cessa de paraître peu avant l'ouverture de la guerre, qui appela sur les champs d'action son premier fondateur. Alors Mr. Constant Ferrari ramassa les épaves du *Courrier* et le fit revivre sous le titre expressif de : *Revue internationale*. Cette *Revue*, qui s'occupe principalement de l'Italie, s'imprime maintenant à Genève.

Nous ne serions pas près de finir si nous voulions énumérer tous les Italiens qui s'exercent dans la littérature contemporaine en France. Cependant nous ne pouvons passer sous silence le napolitain Pier Angelo Fiorentino, feuilletoniste du Moniteur et du Constitutionnel. Cet écrivain, rompu à toutes les roueries du langage français de bonne compagnie, ce chef d'atelier de la manufacture littéraire Alexandre Dumas, a été véhémentement soupçonné d'être l'auteur du *Comte de Montecristo*. On sait aujourd'hui que ce roman n'est pas sorti de ses mains. Mais il n'en est pas moins l'auteur réel d'autres romans qui portent la même

(1) *Études morales sur le temps présent.* Ouvrage couronné par l'Académie française.

signature. Fiorentino a jusqu'ici dépensé sa gloire en petite monnaie, lui qui pourrait l'avoir en lingots. Serait-il philosophe au point de faire fi de la postérité?

Il ne faut pas que nous oublions Mr. Scudo, le profond esthétique de la *Revue des deux Mondes*, l'auteur du roman musical: *Une aventure du Chevalier Sarti.* Après son entrée dans la *Revue*, il est vite monté aux hautes régions de la critique musicale, et s'est rangé à côté des Fétis, des Berlioz, des d'Ortigues, qu'il a remplacé en France, à côté des Winterfeld, Kiesenwetter, Ulibischeff et Burney, qu'il a émulé en Europe.

Philippe Busoni écrit depuis plusieurs années l'article de fond du journal l'*Illustration*. Le médecin Guardia est un contribuant du *Journal bibliographique*. Le professeur Mattéucci de Pise un correspondant scientifique et politique des *Débats*. Maestri, Dall'Ongaro, Cernuschi, Ciompi, Ronna, Viani, De Filippi et d'autres, que j'omets sans doute, ont écrit et écrivent occasionellement dans les journaux français. A Milan nous avons Mr. Raphaël Sonzogno, très-versé dans les langues modernes et auteur de comédies françaises, qui est correspondant ordinaire d'un grand journal de Paris; et Mr. Ferdinand Trivulzi qui écrit parfois des articles français dans les journaux de Milan.

En janvier 1858 l'avenir de l'Italie fut joué sur une bombe. Napoléon III, dont l'amitié était supposée acquise aux despotes et à la réaction par des sectaires à imagination malade, échappa, par miracle, au coup qui devait l'anéantir. Ce fut un immense bonheur pour la civilisation en général, et en particulier pour l'Italie. Toutes les idées généreuses de l'Europe mises en commun à cette heure là, n'eussent pu équivaloir à l'action savamment combinée de ce philosophe couronné!

Après l'entrevue de Plombières, qui donna tant de curiosité à l'Europe, des nuées de tirailleurs littéraires, avant-garde de l'opinion publique, multiplièrent de plus en plus ces petits livres, ces brochures qui sollicitent par le piquant de leur actualité le lecteur le plus distrait. L'affaire Mortara mit toute la presse en émoi, et la porta à un examen sévère du gouvernement de la cour de Rome. Le comte Joachim Pepoli fit dans un livre français le *Tableau des finances de l'état romain.* Tableau qui n'est ni flatté, ni flatteur. Mr. Edmond About, dans sa *Question Romaine,* prenait peu après le livre de Pepoli pour base d'un de ses spirituels chapitres.

La guerre de Crimée avait prouvé au monde la supériorité des armées françaises. Mais la France avait payé sa propre gloire, le traité de Paris menaçait de demeurer lettre morte, et les conséquences de la victoire restaient encore à tirer. Ce n'étaient point des joûtes courtoises qui pouvaient faire reprendre son rang à la France, et lui permettre de réconstituer l'Europe sur les véritables bases de la paix. D'autre part, comment briser les traités de 1815 et initier une lutte européenne, avec des alliés douteux, ou des alliés sincères dont la puissance était à créer?

La France avec son grand déploiement industriel et la masse de ses capitaux engagés à l'étranger, tend toujours plus à se placer dans la dépendance des sociétés européennes, telles qu'elle se trouvent constituées aujourd'hui. Paris pourrait bien devenir la grande esclave de la civilisation, comme Rome est encore, à cette heure, la grande esclave de la catholicité. La sauvegarde des intérêts qui se multiplient et s'entre-croisent chez la grande famille européenne ne permet presque plus une politique de haute lutte. De là les larges évolutions de Napoléon III, et sa politique manœuvrière tendant à la reconstitution de l'Eu-

rope avec le moins de secousse possible pour les assises de la société actuelle. Cependant il ne faut pas trop qu'il s'attarde. La population des grands états européens s'accroît de jour en jour. Celle de la France a de la peine à monter et reste presque stationnaire. Il est impossible que les nécessités d'ampliation et de puissance n'aient frappé, cent fois plutôt qu'une, un esprit à longue vue comme celui de Napoléon III.

Pour satisfaire à ces nécessités de grandeur légitime, le second empire devait inaugurer l'ordonnement ethnographique des nations, que la vieille conquête n'a pu parvenir à s'assimiler. Une partie de la tâche est à cette heure accomplie; l'autre est en bonne voie d'accomplissement. Les intéressés à la paix à tout prix voyaient de loin cette mission menaçante. Aussi il n'est rien qu'ils ne fissent pour conjurer le danger. De 1852 à 1858, les potentats entonnent, les réactionnaires propagent et les trembleurs repètent que Napoléon III est grand par la paix. Flagorneries, avances, visites officieuses, tergiversations fatigantes, tout est mis en œuvre pour maintenir Napoléon III dans le saint respect du *Statu quo*. Mais le jour ne tarda pas à reluire, où Napoléon put dire par des faits le véritable sens qu'il attachait au mot de paix.

Les paroles que Napoléon III adressa à l'ambassadeur d'Autriche devant le corps diplomatique le premier jour de l'an 1859, retentirent d'un bout à l'autre de l'Europe. Ce fut une solennelle levée de rideau dans le drame de justice et d'amour qui allait se jouer. A la fin de janvier le mariage conclu entre le cousin de l'emperour et la princesse Clotilde fille du roi Emmanuel, ne laissa plus de doute sur l'alliance offensive et défensive du Piémont avec la France. Les nuages s'amoncelèrent bientôt de plus en plus à l'horizon. Les livres et les brochures politiques qui

allaient déterminer en France un courant d'opinion favorable aux Italiens, pleuvaient de tout côté. La brochure de *Napoléon III et l'Italie* signala la question brûlante à l'ordre du jour. Depuis lors une pléiade d'écrivains français, que l'Italie a appris à estimer et à aimer, ne cessa de s'occuper de son sort et de montrer l'injustice de sa destinée. Havin, Guéroult, Legouvé, Henry Martin, Charles de la Varenne, Marc Monnier, Anatole de Laforge (qui nous avait donné de si bons conseils en 1848) et bien d'autres que nous passons, reproduisirent sur tous les tons le thème de l'Italie victime de l'Autriche, firent prononcer à l'opinion publique le verdict de culpabilité contre cette dernière.

En même temps paraissaient ces fameuses Notes, ces éloquents *Mémorandums* du premier ministre de Victor Emmanuel, qui faisaient briller des éclairs dans l'horizon assombri de la péninsule. Il n'appartenait du reste qu'au comte de Cavour d'alimenter l'espérance aux déshérités du Droit naturel, tout en restant sur le terrain du Droit écrit. On eût dit qu'il traçait des mots au phosphore pour qu'ils ne fussent lu que par ceux qui sont dans l'obscurité.

Tous ces plaidoyers, toutes ces habiletés, toutes ces sympathies finirent par amener la question à son point culminant d'intérêt et d'antagonisme. Et la grande cause de l'émancipation italienne, gagnée d'abord dans les esprits, le fut bientôt sur les champs de bataille.



CATALOGUE

DES AUTEURS ITALIENS

QUI BIEN QU'AYANT ÉCRIT EN LANGUE FRANÇAISE

N'ONT PU ENTRER DANS LE TEXTE DE NOTRE ÉTUDE

CATALOGUE

DES AUTEURS ITALIENS

QUI BIEN QU'AYANT ÉCRIT EN LANGUE FRANÇAISE

N'ONT PU ENTRER DANS LE TEXTE DE NOTRE ÉTUDE (1).

Alberi (*Eugène*) vivant.

Monsieur Alberi a publié, au commencement de cette année, un pamphlet en langue française ayant pour titre: *L'Italie d'aujourd'hui. Paris, Dentu* 1861. L'auteur est un fédéraliste à toute outrance, se cabrant contre le fait de l'unité italienne au moment où elle est en voie de s'accomplir. Craignant de se commettre dans la thèse, il s'appuie sur les béquilles des citations, et va déterrer chez Balbo, Galeotti et d'autres, des passages surannés écrits en vue d'autres temps et d'autres événements. Ou bien il s'accroche à Ferrari et à Lamartine, ces fédéralistes quand même, le premier cependant plus de bonne foi que le second. Cette argumentation faite *in extremis* en faveur du fédéralisme est de nature à satisfaire les ultramontains et la Cour de Rome, plutôt que les Italiens d'aujourd'hui.

Anonyme Vénitien.

En même temps que le pamphlet summentionné, il a paru, chez le même éditeur, une nouvelle brochure ayant pour titre : *L'Autriche en Vénétie par un Vénitien*. Ce nouveau réqui-

(1) Dans cette énumération nous avons dû laisser de côté tous les ouvrages didactiques relatifs aux deux langues. Cela nous aurait mené trop loin.

sitoire lancé contre le gouvernement scandale, est dressé avec l'éloquence des chiffres par un anonyme qui révèle une connaissance parfaite de la matière qu'il traite. C'est un petit chef d'œuvre de précision et de vérité. Quant à l'indignation qui résulte des documents irréfragables apportés dans la thèse, l'auteur la laisse toute entière au lecteur pour conclusion.

Assalini (*Pierre*) **de Modène.**

Un des meilleurs médecins du premier Consul Bonaparte. Il publia en 1803 des *Observations sur la peste*, qu'il eut occasion de voir sur une très-grande échelle à Jaffa.

Ses *Observations* eurent aussi l'honneur d'une traduction anglaise, en 1804.

Azuni (*Dominique Albert*) **de Sassari.**

Il publia en italien d'abord (1804), en français ensuite (1805) un *Système universel des principes du droit maritime de l'Europe*. Devenu français et membre du Corps Législatif, il contesta aux Italiens l'invention de la boussole, pour en faire honneur à sa patrie d'adoption. Mais il perdit son procès dans une polémique assez vive qu'il soutint avec le célèbre orientaliste Joseph Hager, professeur à Pavie.

Blasis (*Charles de*).

Fils d'un compositeur de musique d'origine française, sorti du Conservatoire de Naples. Charles de Blasis, né lui-même dans cette ville, passa très-jeune à Milan, où il fut jusqu'à ces derniers jours directeur et professeur du corps du ballet. Outre une foule d'ouvrages et de biographies artistiques ayant trait à la musique et à la danse, écrites en italien et même en anglais, on a de lui un *Manuel complet de la Danse*, et un *Code de la Danse*, édités en 1830 avec un grand luxe typographique. En 1854, Monsieur Blasis a publié un ouvrage italien

ayant pour titre: *L' uomo fisico, intellettuale e morale;* qui atteste un savoir multiforme et une assez haute portée d'observation.

Bosellini (*Louis*) avocat de Modène, vivant.

Il a publié en 1859 (Bruxelles et Paris) un travail en langue française intitulé: *Du Crédit personnel et du Crédit réel et de leurs phases.* Brochure de près de 200 pages, où l'auteur épuise largement son sujet. Monsieur Bosellini a en outre publié en italien différents ouvrages, parmi lesquels ses *Considerazioni sul regime ipotecario* se font particulièrement remarquer.

Bossi (*Monseigneur Louis*).

Il quitta la soutane pour embrasser la cause de la liberté et de l'égalité. Son immense érudition le fit surnommer le Varron italien. Cela n'a pas empêché que les 19 volumes in 8.° de son *Histoire d'Italie,* n'aient vite passé au repos des bibliothèques. Avant de mettre la main à son grand ouvrage, le ci-devant Monsignore avait publié, outre plusieurs mémoires en langue italienne, les brochures françaises suivantes:

— *Réflexions adressées à Mr. d'Alembert sur sa lettre à Mr. Linguet touchant l'aliénation des biens ecclésiastiques.* Genève 1781.

— *Lettre sur deux inscriptions prétendues runiques trouvées à Venise.* Turin 1805.

— *Observation sur l'or natif en paillettes.* Milan.

Breislak (*Scipion*).

Romain en dépit de son nom gothique. Napoléon I lui avait donné la direction de la fabrique du salpêtre à Milan. C'est dans cette ville qu'il publia en français ses *Institutions géologiques,* ouvrage très-estimé; outre plusieurs écrits sur la Chimie en italien.

Breme (*Abbé Louis de*).

De cette noble maison novarraise qui donna plus d'une illustration à la politique et aux lettres. Il fut d'abord aumônier

de la chapelle du roi d'Italie, puis vicaire général de la cour, et en dernier lieu vice-gouverneur de la maison des pages. Poète et littérateur distingué, en 1817 il publia une brochure avec ce titre humoristique : *Grand Commentaire sur un petit article, par un vivant remarquable sans le savoir. Genève.* Cette brochure était destinée à réfuter des assertions qui le concernaient, dans un article de la *Biographie des vivants*, publiée par le libraire Michaud. N'oublions pas que l'abbé de Breme fut un des fondateurs et des collaborateurs du *Conciliatore.*

Carra (*Jean de*).

Médecin milanais qui demeura longtemps à Vienne, où il fut un des premiers propagateurs des expériences de Jenner sur la vaccination. Il publia en français un livre in 8.° intitulé : *Observations et expériences sur la vaccination.* Dans la *Bibliothèque britannique* de Genève on lit plusieurs lettres de ce médecin sur le même sujet.

Carta (*J. Baptiste*) de Modène, vivant.

Ancien officier de l'armée d'Italie, vétéran des patriotes, qui fut six fois jeté dans les cachots de l'Autriche, et subit, la dernière, une captivité de 5 ans à Mantoue et à Olmütz. Il a composé, outre différents ouvrages de Géographie et de Statistique en italien, un *Itinéraire d'Italie* en langue française, une *Description du Dôme de Milan* et un *Guide de Milan,* en langue française et italienne (Giegler et Visaj).

Casanova (*J. J.*), né à Venise en 1725, mort à Töplitz en 1803.

Ses parents étaient des comédiens. De bonne heure il montra un esprit vif et délié et une grande avidité d'instruction. Après avoir promené dans toute l'Europe ses projets d'aventurier, son originalité d'intrigant et ses secrets de magicien, devenu vieux et à bout d'argent, lui qui avait puisé par le jeu dans les coffres les mieux remplis de l'Europe, se trouva heu-

reux à la fin d'une place de bibliothècaire chez le comte de Waldstein à Töpliz. Mr. le comte de Lagarde a commis un anachronisme dans son ouvrage: *Fêtes et Souvenirs du Congrès de Vienne*, en le faisant retrouver dans cette capitale en 1814. Il était mort depuis onze ans. A Töplitz, vers la fin de sa vie, il écrivit ses *Mémoires*, qui forment la matière de 10 volumes in 8.° C'est une lecture des plus piquantes pour les affriandés de scandale. Les *Mémoires de Casanova de Sénégalt* (titre héraldique qu'il s'accola lui-même) tranchent par leur ton sur toutes les Mémoires de l'époque qui a montré le moins de scrupule en fait d'audacieuses roueries. Malheureusement elles sont loin d'inspirer le dégoût qu'on éprouve à la lecture de certains livres graveleux d'outre-monts.

Les autres ouvrages français de Casanova sont les suivants:

— *Histoire de ma fuite des prisons de la république de Venise qu'on appelle les Plombs*. Leipsick 1782.

— *Isocaméron ou histoire d'Edouard et d'Elizabeth qui passèrent quatre-vingts ans chez les Mogameicks, habitants aborigènes du protocosme, dans l'intérieur de notre globe*. Prague 1788 e 1800. 5 vol. in 8.°

Casati. Avocat à la Cour Impériale de Paris. Archiviste paléographe.

Mr. Casati publia, il y a quelque temps chez Dentu, la brochure: *Réveil de la question d'Orient:* réveil qui décidera enfin du remaniement de la carte d'Europe. Au commencement de cette année il en publia une autre ayant pour titre: *Rome ou Florence, laquelle doit être la capitale de l'Italie?* Celle-ci précéda de quelques mois les *Questioni urgenti* de Massimo d'Azeglio. Ces deux brochures empreintes d'un même esprit aboutissent à la même conclusion, le choix de Florence pour capitale. Tout récemment Mr. Casati a mis au jour une autre brochure d'actualité, avec ce titre: *Pas encore la guerre en Italie!* Il y démontre que le temps et la paix sont tout bénéfice pour le nouveau royaume. Chiffres, faits, autorités qu'il cite,

tout vient à l'appui de sa thèse. Cependant il exhorte vivement les Italiens à armer, et à ne pas trop compter sur le secours de la France.

Castiglia (*Benedetto*) Sicilien. Publiciste à Paris, à Milan et actuellement à Palerme.

Outre sa collaboration au *Courrier Franco-Italien* à Paris, il a publié en français les ouvrages suivants:

— *Dante Alighieri ou le problème de l'humanité au moyen âge.* 1 vol. in 8.° Paris 1857.

— *La foi des traités, les puissances signataires et l'empereur Napoléon III.* Brochure dont l'Indépendance belge a donné des extraits en 1858.

— *La Roumanie, le Congrès, la situation actuelle.*

— *La science de la parole, ou le verbe de l'humanité et des nations.* 1 vol. in 8.°

Castiglioni (*Comte Charles Octave*).

Né en 1784 d'une famille milanaise féconde en hommes illustres dans les armes, dans les sciences et dans les lettres. Ethnographe, philologue, historien, paléographe et numismaticien à la fois, son nom se place naturellement à côté des Mai, des Morcelli, des Bianchini, des Hager, des Visconti et autres coryphées des sciences archéologiques. Parmi ses nombreux travaux, ayant trait au département scientifique qu'il illustra et dont il reçut l'illustration, il publia l'an 1826 en langue française un *Mémoire géographique et numismatique sur la partie orientale de la Barberie, appelée Afrikia par les Arabes;* mémoire qui fut suivi par un autre dans la même langue, intitulé: *Recherches sur les Berbères Atlantiques anciens habitants de nos contrées.* Il mourut en 1849, et sa statue fut placée dans le Panthéon milanais de Bréra, l'an 1855. En cette occasion Mr. le Chevalier Biondelli, directeur du Cabinet numismatique de cette ville, prononça l'éloge de l'illustre savant.

Catruffo (*Joseph*).

Excellent compositeur de musique né à Naples en 1775, mort à Paris peu avant 1840. Outre la musique de plusieurs opéras comiques charmants, parmi lesquels *La Fée d'Urgelle* fixa sa réputation, on a de lui un livre français ayant pour titre : *Barême musical, ou l'art de composer la musique sans en connaître les principes*. Paris 1811, in 8.°

Chiaverini (*Louis*) de Naples.

Fameux vétérinaire qui fut envoyé par Joachim Murat à Paris, se perfectionner dans son art. Au retour de Ferdinand IV, le ministre de ce roi le rappela pour lui donner la chaire de Vétérinaire, qu'il occupa jusqu'à la fin de sa vie. Avant de se porter en France il avait déjà publié plusieurs ouvrages de médecine spéculative. Dans la dernière année de son séjour à Paris (1815) il y publia un *Essai d'analyse comparative sur les principaux caractères organiques et physiologiques de l'intelligence et de l'instinct:* brochure dont les journaux spéciaux de l'époque parlèrent avec éloge.

Dandolo (*Comte Tullio*) fils du sénateur, vivant.

Monsieur le comte Dandolo depuis longtemps de l'état major des lettres italiennes contemporaines, a publié il-y-a quelques années le Prodrome d'*une Histoire de la pensée humaine*, considérée du point de vue catholique, dont il a déjà donné plusieurs fragments remarquables. A la fin d'un de ces grands fragments intitulé : *La pensée chrétienne*, il a fait suivre, en guise d'appendice, la correspondance unilatérale qu'il a tenu en langue française, principalement avec les plus illustres du parti auquel il se fait honneur d'appartenir. Placés à un point de vue différent du sien, nous n'avons pas qualité (tout autre motif d'incompétence à part) pour discuter les doctrines

qui forment le sujet de ses études. Mais il y a une région élevée où toutes les opinions se rencontrent et peuvent se donner la main. C'est celle de la bonne foi, de l'urbanité, de la bienveillance, qui n'est autre chose que la charité chrétienne appliquée aux rapports de la vie sociale. C'est là surtout qu'on est sûr de rencontrer Mr. le comte Dandolo. Pour ce qui est de ses qualités littéraires dans la langue française, sa correspondance nous le montre rompu à tous les secrets et à toutes les élégances du style de bonne compagnie. Du reste lorsqu'on a, comme lui, présenté à la patrie italienne deux ouvrages suivis comme ceux qui s'appellent Henri Dandolo et Emile Dandolo, on peut à la rigueur se dispenser d'exhiber d'autres titres à la réconnaissance de son pays régénéré.

Della Torre (*Comtesse Martini Giovio*), vivante.

Cette dame a publié en 1859 la troisième édition revue, corrigée et augmentée d'un petit livre, ayant pour titre: *Episode politique en Italie de* 1848 *à* 1858. L'auteur déclare dans une lettre italienne, servant de préface et adressée à Mess. Giannini et Fiore, qu'elle a écrit cet épisode à Londres dans le seul but de faire connaître en Angleterre l'état des affaires en Italie: *Lo stato delle nostre cose in Italia.* Ce but, très-louable sans doute, s'est un peu égaré en chemin, car l'épisode repose sur un amour de sœur, se dénoue par un amour d'époux, et les affaires de l'Italie n'y sont touchées que d'une manière incidente. Il y avait là pourtant une donnée dramatique, dont un écrivain possédant son art de nouer une intrigue, aurait pu tirer parti. Mais il faut tenir compte à Madame Della Torre de ses sentiments italiens, qui ne semblent pas de fraîche date. Ce sont les meilleurs.

Dembowsky (*Charles*).

Fils du général qui vint en Italie avec les débris des légions polonaises de Kosciusko, offrir son bras à la naissante Républi-

que Cisalpine, Charles Dembowsky naquit et reçut son éducation à Milan. Après un grand coup de sabre qu'il assena sur la tête d'un officier autrichien dans un duel, il s'exila de sa patrie et se rendit à Paris.

En l'an 1842 il se fit auteur par la publication d'un ouvrage intitulé: *Deux ans en Espagne et dans le Portugal aux temps de la guerre civile* 1838-1840. Correspondance épistolaire adressée à plusieurs personnes marquantes, de sa connaissance. Cet ouvrage, qui a été traduit en italien, est plein d'intérêt et de révélations sur les hommes et les choses qu'il décrit. C'est une photographie animée des mœurs de la péninsule. Atteint d'aliénation mentale, le malheureux Dembowsky fut recouvré dans une maison de santé et gardé à vue. Mais un jour il trompa la surveillance des gens de service et s'étrangla avec le pan de sa chemise. Il n'avait pas encore quarante ans.

Denina (*Charles, abbé*) Piémontais.

Bibliothécaire d'abord à Berlin, ensuite à Paris, où il fut appelé par Napoléon I. Ses ouvrages italiens sur les *Révolutions d'Italie et d'Allemagne* lui ont fait, de son vivant, une grande réputation qui ne s'est pas soutenue. On le range aujourd'hui parmi les historiens compilateurs. Nous avons de lui deux ouvrages en langue française: *Le tableau historique, statistique et moral de la haute Italie et des Alpes qui l'environnent*, et *la Clef des Langues*.

Ce dernier ouvrage est toujours consulté par les philologues.

Ferrari (*Joseph*). Voir le chapitre VI de la Notice.

Liste de ses ouvrages français.

— *Vico et l'Italie*

— *De l'Erreur.*

— *Idées sur la politique de Platon et d'Aristote.*

— *Essai sur les principes et les limites de la philosophie de l'histoire*

— *Les philosophes salariés*. Brochure in 8.°

— *Les révolutions d'Italie, ou les Guelfes et les Gibelins*, 4 volumes in 8.°

— *Histoire de la raison d'État*, 1 vol. in 8.°

Outre différents articles dans la *Revue des deux mondes*, dans la *Revue indépendante* et dans *l'Encyclopédie nouvelle*.

— *La Filosofia della Rivoluzione*, 2 vol. in 12, fut traduite à Capolago sur le manuscrit français de l'auteur.

Ferri (*di San Costante*), né dans les États romains.

Il entra d'abord dans une congrégation religieuse. Jeune encore, il se rendit à Paris, où il se trouva aux premiers jours de la Révolution. De là il fit un voyage en Angleterre, au retour duquel il publia un livre intitulé: *Londres et les Anglais* (1804), livre qui est très-bien écrit et qui fixa sa réputation. En 1807 il fut fait recteur de l'Académie d'Angers, et en 1811 envoyé à Rome pour y organiser l'instruction publique. Outre l'ouvrage déjà cité, Mr. Ferri de Saint-Constant a publié en français les suivants:

— *Le Génie de Buffon*, 2 vol. in 12.

— *Portraits, caractères et mœurs du siècle*, 1780, 3 vol. in 12.

— *De l'Eloquence et des orateurs anciens et modernes*. 1789, in 8.°

— *Les rudiments de la traduction, ou l'art de traduire le latin en français*. 1808, 1 vol. in 12.

Son *Spettatore italiano* publié à Milan, après 1815, donna à Davide Bertolotti l'idée de le faire suivre par le *Raccoglitore*, journal qui eut une si longue existence, à une époque où la politique n'avait pas envahi le terrain de la littérature.

Filippi (*Joseph De*).

Professeur de lettres italiennes, vivant à Paris. Fils du chevalier De Filippi, qui fut pour l'armée italienne ce que Larrey et Corvisart ont été pour les armées françaises. Le professeur

De Filippi a commencé en 1860 la publication d'un ouvrage intitulé : ***Les théâtres du Monde illustrés***, dont ***L'Illustration*** et plusieurs autres journaux ont parlé avec éloge.

Gioja (*Melchiorre*) **de Plaisance.**

Le célèbre auteur de l'ouvrage *del Merito e delle Ricompense* s'escrima lui aussi dans la prose française, en écrivant une brochure qui a pour titre: *Du Climat de l'Italie.* Ce fut pour répondre à un savant français (Lalande?) qui avait parlé à tort et à travers sur cet argument. Nous n'avons pu nous procurer cette brochure, devenue très-rare.

Gorani (*Comte Joseph*).

D'une famille très-ancienne de Milan qui donna son nom à une rue de cette ville. Il fit d'abord la guerre des sept ans dans les armées impériales. Ayant ensuite quitté le service, il s'adonna aux études sérieuses et fut avec Verri et Beccaria un des rédacteurs du fameux ouvrage périodique: *Il Caffè.* Son enthousiasme pour les principes de la liberté lui fit chercher la France, après la déclaration des droits de l'homme. Il y fut reçu comme un vaillant adversaire du despotisme et fait citoyen français. La noblesse de Milan, de son côté, lui fit l'honneur de le casser des régistres héraldiques de sa patrie; il fut banni et ses biens furent mis sous séquestre. Le ci-devant comte Gorani publia alors différents ouvrages en langue française, qui lui assignèrent une place à part des émigrés étrangers, vociférant dans les clubs. Voici les titres de ses écrits; ils se distinguent par un style assez littéraire et pas trop déclamatoire, pour l'époque où ils parurent.

— *Recherches sur la science du gouvernement*, 2 vol. in 8.°

— *Mémoires secrètes et critiques sur les cours d'Italie*, 3 vol. in 8.° 1793.

Dans ce dernier ouvrage Gorani, ardent républicain, flétrit les hommes et les choses des anciens régimes d'Italie, avec

la verve et la rude franchise d'un homme qui a brûlé ses vaisseaux. Aussi Gorani ne revit-il plus sa patrie, et mourut à Genève à un âge tres-avancé. Nous avons pu nous procurer un troisième ouvrage de ce phénomène aristocratique milanais, ayant pour titre: *Les prédictions de Jean (?) Gorani citoyen français sur la révolution de France*. Ce sont des monitoires donnés aux différents potentats hostiles à la révolution, et surtout au Saint Père. Lecture très-curieuse et même très-piquante à l'heure qu'il est. La science statistique et économique qu'il y étale est, à la vérité, un peu frelatée par l'emphase; mais il faut passer ce défaut à la jeunesse de la polémique libérale. On attribue à Gorani un livre italien intitulé: *Imposte secondo la natura*, dont les idées ne seraient certes pas adoptées par les économistes de nos jours.

Greppi (*Comte Joseph*).

Jeune diplomate milanais secrétaire de la légation italienne à Berlin. En 1859, il a publié à Paris, chez Amyot, un vol. in 8.° avec ce titre: *Révélations diplomatiques sur les relations de la Sardaigne avec l'Autriche et la Russie, pendant la première et la seconde coalition; tirées de la correspondance officielle et inédite des ambassadeurs de la Sardaigne, à St. Petersbourg*. Cet ouvrage est en quelque sorte le complément des *Mémoires politiques* de Joseph De Maistre, publiées par Albert Blanc. Mr. le comte Greppi déclare dans sa préface, qu'il avait l'intention de traiter tout au long la matière, mais qu'après la publication des *Mémoires* de l'illustre Savoisien, il s'est borné à n'en donner qu'un fragment.

Hager (*Joseph*).

Savant orientaliste né à Milan vers 1750, d'une famille d'origine allemande. D'abord attaché à la Propagande de Rome, le gouvernement du Vice-roi le fit professeur des langues orientales à l'Université de Pavie, en 1809. Mr. Hager, qui fut

un des plus profonds synologues, voyagea beaucoup avant de se fixer. A Londres il publia d'abord un ouvrage en anglais, sur les caractères linguistiques des Chinois (*The explanation of the elementary caracters of the Chinese*) et un autre dans la même langue (*The elements of the Chinese language*). A Paris il publia en langue française les ouvrages suivants:

— *Monument de Yon, ou la plus ancienne inscription de la Chine*. Paris 1802, in folio avec fig.

— *Panthéon Chinois, ou Parallèle entre le culte des Grecs et celui des Chinois, avec une nouvelle preuve que la Chine a été connue des Grecs*. Paris, in 4.° grand avec figures.

— *Description des médailles chinoises du cabinet impérial de France*, précédée d'un *Essai de numismatique chinoise*. Paris 1805, in 4.° fig.

— *Prospectus d'un dictionnaire chinois*, 1805.

— *Observations sur la ressemblance frappante qu'on découvre entre la langue des Russes et celle des Romains*. Milan 1817, in 4.°

Hus (*Auguste*), né à Turin en 1719.

Fils d'un maître de danse, il exerça d'abord lui-même cette profession. Mais la révolution ayant éclaté en France, il en embrassa les principes et se rendit à Paris. Il écrivit d'abord pour les journaux, et il montra par ses articles qu'il n'avait pas précisément la tête dans les pieds. Après l'établissement du Directoire, il fut envoyé avec une mission à Turin, et après la réunion du Piémont à la France, élu vice-bibliothécaire de cette ville. En 1804, il retourna à Paris, où il fut attaché à la Police. Pendant les Cent Jours, il se fit remarquer par la violence de sa polémique dans les journaux. Voici le titre de quelques-uns de ses écrits. Ils sont très-curieux et en disent assez sur la versatilité de ses opinions.

— *Tablettes d'un voyageur au commencement du 19 siècle, ou course sentimentale et philosophique de Turin à Paris*, 1810, in 8.°

— *Vers sur les promenades de sa Majesté l'Empereur et Roi*, 1810, in 8.°

— *Imprécations patriotiques contre le traître Moreau*, 1813, in 8.°

— *L'origine de la paix, ou l'heureux retour*, 1814, in 8.°

— *Honneur aux Bourbons, ou la renaissance des Lys en France.* 1814.

— *Histoire de Sulhauguse* (Anagramme de l'auteur. 1815).

— *Paris à la fin de 1815, ou trois lettres à l'ordre du jour précédées de deux fragments sur Charlemagne et Henry IV.*

Et autres brochures.

Malaguttl (J.), natifs des Romagnes,

Professeur de Chimie à l'Académie de Rennes. Directeur des thélégraphes. Depuis 14 ans en France. Il a publié des *Élémens de chimie appliqués à l'Agriculture*, qui sont très-estimés et très-recherchés.

Marliani (*Emmanuel*), Député au Parlement italien.

Dans sa brochure française: *L'Unité nationale de l'Italie* (Turin 1860), Mr. Marliani traite la question de fait et de droit de la nationalité italienne, dont la reconstruction est le vœu de 26 millions d'hommes. L'exposé des faits qui se sont passés récemment sous nos yeux, ne nous apprend certainement rien de nouveau. Cependant Mr. Marliani raconte avec une chaleureuse éloquence, qui se fait pardonner quelque période disloquée par-ci par-là. Voilà pour ses qualités de style. Dans la question de droit, l'auteur, l'histoire de la diplomatie française à la main, nous prouve que les annexions qui ont constitué la belle unité au delà des Alpes, réposent sur des titres bien autrement contestables que ceux que nous invoquons aujourd'hui pour former l'Italie. Par l'examen successif de la formation des autres états européens, Mr. Marliani continue à fournir la preuve que les traités n'ont été jusqu'ici que la consacration de la conquête et de la violence.

Marmora (*Albert de La*).

Membre d'une famille qui a donné tant d'illustrations à l'Italie contemporaine. So *Itinéraire de l'île de Sardaigne*, dont il a été

longtemps le gouverneur, contient de précieuses informations sur les conditions physiques, agricoles et morales de cette île, qui fut jadis un des greniers de Rome, et qui est appelée à de brillantes destinées dans un prochain avenir.

Marsigli (*Comte Louis Ferdinand*), né à Bologne en 1658, mort dans cette ville en 1730.

L'auteur de cette Étude a publié dernièrement une monographie de cet illustre Italien, dont la vie, qu'on pourrait appeler le roman d'un savant guerrier, est généralement peu connue. Cette monographie se trouve insérée dans la 56.me livraison de la Revue italienne *il Politecnico* (Janvier 1860). C'est là qu'on trouvera la liste des ouvrages complets du savant fondateur de l'Institut de Bologne, dont nous reproduisons ici ceux publiés en langue française:

— *L'État militaire de l'Empire Ottoman, ses progrès et sa décadence.* Ouvrage qui parut d'abord à Rome l'an 1681 en langue italienne, et fut dédié à la reine Christine de Suède.

— *Observations sur l'analyse des plaintes marines et principalement du corail rouge.* Mémoire inséré dans l'Histoire de l'Académie royale des Sciences de Paris.

— *Mémoire envoyé de Marseille à Mr. l'Abbé Bignon pour servir de confirmation à la découverte des fleurs de Corail.* Supplément au Journal des Savants, Mai 1707.

— *Histoire physique de la mer;* ouvrage enrichi de figures dessinées d'après nature. Amsterdam 1725.

Molinari (*De*), Député au parlement belge.

Nous savons que l'illustre professeur d'économie politique n'est italien que de souche. Mais lorsque nous voyons Mr. de Molinari se faire juge de l'Empereur des Français dans son récent ouvrage, *Napoléon III publiciste,* nous avons pensé que deux moitiés d'Italiens pouvaient bien faire un Italien tout entier, et nous avons examiné en enregistré le livre. Dans la préface

Mr. de Molinari se pose à lui-même cette question: « Il s'agit de savoir, dit-il, si, l'Empereur des Français, avec son idéal Napoléonien, est un obstacle ou un auxiliaire du progrès. » Plus loin il déclare à priori, qu'il n'est ni l'adversaire ni l'ami de Napoléon III; qu'il l'étudie à un point de vue purement scientifique, en s'efforçant autant que possible de se préserver des passions du jour; en un mot « qu'il se propose de le juger comme un de ces vieux Pharaons qui n'excitent plus que la curiosité des antiquaires ». Voilà une préface rassurante sans doute sur l'impartialité historique de Mr. de Molinari. Cependant lorsque, pour juger Napoléon I, on voit l'auteur chercher ses pièces à l'appui dans les relations suspectes de l'évêque de Malines, dans l'histoire menteuse de sir Walter Scott et dans les libelles aboyants répandus contre l'Empereur par les presses de l'Angleterre en 1813 et 1814, on se prend à douter des déclarations *a priori* de Mr. de Molinari. Ce doute rejallit sur la solidité du jugement de l'auteur, surtout lorsqu'à la fin de l'ouvrage on arrive à cette conclusion toute empreinte de mauvaise emphase. « Non, depuis dix ans l'Idée napoléonienne n'a donné ni la liberté à la France, ni la paix à l'Europe; et si nous voulions faire le bilan de ce système qui, au dire de son auteur ou de son vulgarisateur, comme on voudra, est aux vieux systèmes politiques ce qu'était le christianisme au paganisme, on serait étonné de sa pompeuse stérilité pour le bien, de sa puissance pour le mal ». Nous déférons cette conclusion à la conscience de 22 milions d'Italiens d'abord, et ensuite à tous les peuples qui s'agitent après eux pour reconquérir leurs titres de nation. Un régime favorable, à toutes ces grandes revendications de droits naturels, méconnus par les despotes, ne peut pas porter dans son sein le despotisme.

Mascagni (*Paul*), **né à Sienne en 1752, mort en 1815.**

De ce grand anatomiste on a en français le *Prodrome d'un ouvrage sur le système des vaisseaux lymphatiques*, contenant 24 planches in folio. 1784, in 4.° avec 4 planches.

Le Baron Camille Ugoni a donné une large biographie de ce savant dans son *Histoire de littérature italienne après 1750.*

Ortolani (*Pascal*), Avocat, né à Palerme en 1773. Mort en . . . .

Il fut le traducteur en langue française de l'*Histoire générale des sciences et de la littérature, depuis les temps antérieurs à l'histoire grecque jusqu'à nos jours* de l'Abbé Andres; à laquelle *histoire* il fit plusieurs notes et additions. L'abbé Andres était espagnol, mais il avait écrit l'ouvrage en langue italienne. Ortolani composa aussi en français un *Essai sur le plaisir* (1804), qui fut réimprimé à Milan et traduit à Florence. Remarquons en passant que le jeune et vaillant médecin Mr. Paul Mantegazza, aujourd'hui professeur à l'Université de Pavie, a debuté dans sa carrière d'écrivain scientifique, en traitant plus largement le même sujet (*La Fisiologia del Piacere, del dottore* P. Mantegazza).

Pasini (*Valentino*), Ingénieur, de Venise. Député au Parlement italien.

La capacité financière de Mr. Pasini s'est révélée à une époque où il était beau et courageux de dire la vérité. Il l'a dite à ceux qui la provoquaient pour ne point l'entendre; c'est à dire au délégué impérial venu chez nous pour jouer un rôle de comédie. Ses écrits italiens et ses *Lettres françaises à Lord Derby, sur l'administration financière de l'Autriche dans le Royaume Lombard-Vénitien* furent, parmi les écrits du temps, de ceux qui contribuèrent le plus à éclairer l'opinion de l'Europe, sur la situation faite par l'Autriche à l'Italie. Son Mémoire sur l'équitable répartition de l'impôt (*Su la perequazione delle imposte*), ainsi que le Mémoire de Mr. Jacini sur la situation de la Valtelline, furent, bien que sollicités par l'Archiduc Maximilien, des actes de courage civil.

Pareto (*Marquis Raphaël*) de Gênes, frère du Senatéur, vivant.

Ce savant illustre a composé en langue française un Manuel qui fait partie de l'Encyclopédie Roret, et qui a pour titre:

Irrigations et assainissement des terres, ou Traité de l'emploi des eaux en Agriculture. 4 vol. ornés d'un atlas, composé de 40 planches. Cet ouvrage a été traduit en italien par Mr. l'ingénieur Parrochetti. Milan, 1856-57.

Petruccelli della Gattina (*Napolitain*). Député au Parlement italien.

Mr. Petruccelli a été dans ces derniers temps le correspondant du journal l'*Unione* de Paris, de Londres et de Naples. Sans nous occuper du contraste que présentait sur la même feuille le style bouillonnant et fougueux de Mr. Petruccelli, avec le style posé et bourgeoisement caustique de Bianchi Giovini, disons deux mots de ses *Préliminaires de la Question romaine de Mr. Edmond About*, Londres, 1860.

Ce livre français de Mr. Petruccelli, auquel Mr. Edmond d'About a octroyé, par lettre, l'honneur d'être le piqueur du sien, se lit avec intérêt, même après la lecture de la *Question romaine*. A part quelques italianismes, les *Préliminaires* sont écrits avec un style verveux et dégagé qui ne pèche que d'abondance. Mr. Petruccelli est méridional et il aime à prodiguer les couleurs. Mr. d'About a une riche palette aussi, mais il sait mieux distribuer ses effets. Après ces remarques, qui ne portent que sur le style, nous n'avons plus que des éloges à donner au livre de Mr. Petruccelli. On voit que l'auteur est plein et maître de son sujet. Il y multiplie les détails terribles et piquans, et à la fin il conclut par la raison solide. La chronique scandaleuse de la cour de Rome contemporaine, et le portrait de Pie IX, y sont tracés de main de maître.

Pezzi (*Charles Antoine*). Né à Venise en 1754, mort à Paris en 1835.

Après avoir vecu longtemps à Milan, où il publia son principal ouvrage: *Lezioni della Mente e del Cuore*, il passa en France, en 1831. L'auteur de ce catalogue le connut à Paris dans un état bien près de la misère, malgré quelques secours que le

gouvernement français lui allouait. Voilà le fruit que lui rapportèrent soixante ouvrages, entre édits et inédits, qu'il composa au dire de Tommaseo. Nul, mieux que lui, ne sut mettre d'accord ses actions avec ses principes dans des temps difficiles. Aussi pouvait-il s'appliquer, en tout honneur, l'ancien aphorisme: *Ille fortis qui miser esse potest.*

Les ouvrages français qu'il publia vers la fin de sa vie sont les suivants.

— *Coup d'oeil sur les gouvernements absolus.*

— *Projet d'un établissement philantropique.*

— *Réforme de l'instruction populaire.*

Brochures publiées à Paris.

Pozzi (*Juliette*).

Fille et sœur de deux journalistes dont Milan n'a pas perdu le souvenir. Elle fit imprimer en 1847 un petit roman intitulé *Fleur d'Israël;* histoire touchante écrite en très-bon français.

Piazzi (*Joseph*), le grand astronome valtellinois (1746-1826).

Après avoir publié en langue latine, à Palerme, son fameux catalogue des 6748 étoiles connues au commencement de ce siècle, il le traduisit lui-même et le publia eusuite en français. Il publia aussi plusieurs articles dans les journaux français, nommément dans le *Journal de Physique* de 1802; outre une brochure française ayant pour titre: *Lettre sur Mr. Ramsden*, le célèbre mécanicien astronome, et une en langue anglaise *sur l'éclipse de soleil arrivée le* 3 *juin* 1788. Mais dans sa correspondance avec Oriani, il fait amende honorable de ces excursions poliglottes, et prend avec lui l'engagement de ne plus écrire que dans les langues du terroir, l'italien et le latin.

Pilati (*Charles Antoine*). Né en 1733, mort en 1802.

Juriconsulte de la vallée de Non, dans le Tyrol italien. Dans ce petit pays (l'ancienne Naunia), comme dans la Valtelline, le

Droit romain jeta de profondes racines et légua une longue série d'illustrations au barreau italien. Barbacovi, De Simoni, François Venosta étaient de ces pays-là. Charles Pilati fit des longs voyages pour s'instruire à une époque où l'on voyageait peu; mais il revint mourir dans sa vallée au milieu de sa famille et de ses amis.

— *Traité de lois civiles.* 1774, 2 vol. in 8.°

— *Traité du mariage et de la législation.* 1776. Continuation de l'ouvrage précédent.

— *Voyages en différentes parties de l'Europe en* 1774, 75 *et* 76. 2 vol. sous forme épistolaire.

— *L'Observateur français à Amsterdam, ou Lettres sur la Hollande.* 1780.

— *Traité des lois politiques des Romains du temps de la république,* 2 vol. in 8.° Ouvrage diffus, mais important.

— *Lettres inédites de Berlin sur quelques paradoxes du temps.* Berlin, 1784 et 85. 2 vol. in 8.° Ouvrage écrit originairement en langue allemande.

— *Histoire sur les révolutions arrivées dans le gouvernements, les lois et l'esprit humain, après la conversion de Constantin jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident.* 1785, in 8.°

C'est dans ce dernier ouvrage que Pilati rapporte les paroles que Charlemagne aurait dites à son lit de mort à son sécrétaire Éginard; paroles que lui Pilati a tirées, le premier, des livres érudits, où elles gisaient ensevelies, et que Mr. Rovani, le premier, à son tour, déterra des livres érudits de Mr. Pilati. Nous ne jugeons pas hors de propos de citer ici ces paroles de Charlemagne. « Quant à mes entreprises militaires et politiques, il n'est chose pour laquelle je craigne de m'être attiré la colère de Dieu, que pour ce que j'ai fait en Italie. Dans cette occasion mon ambition me précipita en mille iniquités; je me suis fait le soutien des papes; j'ai cassé, d'après leurs instigations, mon mariage avec la fille de Didier et je l'ai renvoyée déshonorée à son père. Je me suis laissé entraîner à placer dans la puissance des pontifes romains une grande

contrée de l'Italie, d'où je prévois que j'ai jeté les fondements de son entière ruine.... Le domination de tant de villes et de provinces dans les mains d'un ecclesiastique, ne peut engendrer que des malheurs, etc. »

On pourra voir le reste de la confession *in extremis* de Charlemagne, dans l'intéressant roman de Mr. Rovani intitulé: *Cento Anni*, en cours de publication.

Plana (*Jean*).

Mathématicien et astronome illustre, gendre de Lagrangia. Baron, Sénateur du royaume, président du Conseil Suprême de l'Université de Turin, Directeur de l'Observatoire de cette ville. Il a publié de moitié avec l'astronome milanais Carlini, un ouvrage en langue française intitulé: *Théorie de la Lune;* outre plusieurs autres écrits sur cette planète, que Mr. le Baron Plana affectionne comme un poète romantique.

Racchia (*R*), Lieutenant Colonel au Corps Royal du génie sarde, Chevalier de St. Maurice et Lazare. Décédé.

Il écrivit un *Précis analytique de l'art de la Guerre*, qu'il publia à Turin en 1832, avec une dédicace au Roi Charles-Albert. Nous en laisserons l'appréciation aux compétents. Le volume porte cette épigraphe tirée de Végèce: *Ille non vincitur, qui vere scit de suis ac adversariis copiis judicare.... pluraque consilio quam vi gerere.*

Rasetti (*Ernest*).

Il a publié en 1860 un gros vol. in 8.° intitulé: *L'Italie devant le Congrès*. Paris. Cet ouvrage a été écrit en vue d'un Congrès manqué, et que l'auteur a trop pris au sérieux. En exposant le but de son livre, Mr. Rasetti finit ainsi sa préface: « A cette heure solennelle de la réunion du Congrès, lorsque cette grande accusation de la liberté contre la brutalité va se

produire à la face de l'Europe civilisée, nous avons tenté de réunir en faisceau les pièces éparses du procès ». Un peu d'emphase et de diffusion dans le style, et un peu de pêle-mêle dans l'ordonnement, n'enlèvent rien au mérite de cet ouvrage. On y trouve tout au long le remaniement qu'Henry IV projetait pour l'Europe, tiré des Archives de France, et une lettre que Napoléon III aurait adressée au Pape en 1831, tirée de la *Sentinelle des Alpes*.

Ronna (*J*), de Crème, successeur à Paris des Biagioli et des Barberi.

Outre plusieurs ouvrages didactiques qui ont rendu son nom bien méritant de ceux qui apprennent la langue de Dante, on a de lui une *Étude sur le poète Giusti*, qui fut insérée dans la défunte *Revue de Paris*, et a été citée avec éloge dans le bel ouvrage de Marc Monnier: *L'Italie est-elle la terre des morts?*

Ruffini (*Joseph*) de Gênes.

Dans le cours de cet ouvrage nous avons eu occasion de parler, d'une manière incidente, des écrits publiés dans la langue d'Albion par Baretti, Beltrami, Mazzini, Hager, Piazzi et Vera. Nous pourrions, en poussant les recherches, trouver d'autres Italiens qui ont écrit en langue anglaise. Le voyageur Belzoni, Panizzi directeur du Musée britannique, Girolamo Volpe auteur d'un livre récent (*the Home and the Priest*) seraient du nombre. Mais alors nous devrions déclarer qu'aucun de ces écrivains, présents et passés, ne jouit à l'heure qu'il est d'une plus grande popularité en Angleterre, que l'auteur de *Benoni* et du *Docteur Antonio*, Joseph Ruffini. En faisant avantageusement connaître aux Anglais l'Italie et les Italiens, il s'est presque élevé à la hauteur d'une mission politique. Maintenant *l'Indépendance belge* donne à ses lecteurs un nouveau roman de Mr. Ruffini en langue française, intitulé: *Lavinia*. Nous nous abstiendrons de le juger, parce que nous n'avons pas encore pu nous en permettre la lecture.

Ruggieri (*Claude*). Célèbre fabricateur de feux d'artifice.

Né en Italie, il s'établit bien jeune à Paris, où il fut jusqu'à ces dernières années directeur de la pyrotechnie officielle. On a de lui deux ouvrages en français:

— 1.° *Élémens de Pyrotechnie*, 1802, in 8.°

— 2.° *Pyrotechnie militaire*, ou *Traité complet des feux de guerre et des bouches à feu*. 1812, in 8.°

Saluzzo (*Alexandre comte de*). Officier général au service de Sardaigne, mort en 1846.

Il était fils du comte Joseph Ange Saluces de Ménusiglio physicien illustre et frère de Diodata Saluzzo Roero, célèbre dans les lettres italiennes.

Le comte Alexandre fit d'abord les cinq campagnes du Piémont contre la république française dans les Alpes. Mais fatigué des révirements de fortune qui faisaient du Piémont l'allié successivement obligé de deux puissances rivales, il donna sa démission après Marengo et se retira dans sa famille. Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire militaire du Piémont publiée en 4 vol.* Cet ouvrage remporta le prix proposé par l'Académie impériale de Turin et fut apprécié par tous les militaires, surtout pour la partie consacrée à l'analyse des différentes époques de l'art de la guerre. Alexandre de Saluzzo fut ensuite proviseur du Lycée impérial à Turin, et plus tard, tuteur du prince de Carignan et de sa sœur Elisabeth. Puis ministre, ambassadeur, président perpétuel de l'Académie des Sciences et président du Congrès des Savants à Pise, en 1839.

En remontant aux ancêtres du comte Alexandre de Saluces, princes souverains de cette ancienne marche italienne, nous retrouvons:

Thomas III marquis de Saluces, qui séjourna en France et y composa un ouvrage intitulé: *Le voyage du Chevalier errant*, moitié prose, moitié vers.

Louis XI, marquis de Saluces, qui accompagna le roi de France Louis XII dans la guerre d'Italie et mourut à Gênes en 1504. Il cultiva les lettres, protegea les savants et écrivit en français *L'art de la Chevalerie* (cavalerie) selon Végèce. Paris 1488.

Les marquis de Saluces pour ne point se laisser absorber par les Ducs de Savoie, dont le voisinage les gênait, penchèrent toujours vers la France et suivirent longtemps sa fortune.

Snider — (Pellegrini. A), natif de Trieste, vivant à Paris.

Mr. Snider, de souche allemande, mais italien d'âme et de cœur, vient de publier un livre français intitulé: *La Justice en Autriche*, 1 vol. in 8.° Paris, Dentu, 1861. Dans sa jeunesse il s'appliqua aux spéculations commerciales. Devenu chef d'une maison qui avait 122 commis et où Mr. de Bruck avait lui-même cherché d'entrer en cette qualité, il gagna honnêtement quelque chose comme un demi million de florins. En 1833 pris en suspicion par les autorités autrichiennes, il fut vexé, tracassé, et à la suite d'un système de persécutions qui visait à le ruiner, condamné à deux années et demi d'emprisonnement. Le livre ci-dessus annoncé contient justement le récit de toutes ces violences, qui ne peuvent avoir lieu qu'en Autriche. Quoique ces Mémoires ne contiennent qu'un épisode de la vie d'un particulier, elles sont très-curieuses à lire en ce qu'elles nous font pénétrer dans l'organisme vicieux de l'administration autrichienne, et dans les abus infinis que des agents irresponsables et corrompus se permettent, dans l'exercice de leur autorité subalterne.

Mr. Snider retiré à l'étranger depuis son élargition, s'est livré entièrement au culte des sciences, et à Paris il a publié en français les ouvrages suivants:

— *Du développement du Commerce de l'Algérie avec l'intérieur de l'Afrique, et d'une route par terre d'Alger au Sénégal par Tombouctou. Précédé d'observations su l'Algérie et le Maroc.* Exposé à la Société de Géographie de Paris. 1857.

— *La Création et ses mystères dévoilés*. Paris, 1859, 1 vol. in 8.°
— *Les Émanations — Recherches sur l'origine et la formation forcée et perpetuelle des mondes*. Paris, 1860, Brochure.

Soria (*Diego*). Ancien professeur de droit public en Italie, qui a vecu longtemps à Bordeaux.

Il a publié en France et en français une: *Histoire générale de l'Italie de* 1846 a 1850; histoire représentative et pittoresque à la façon des anciens, sans documents et sans indication des sources auxquelles il a puisé. 2 vol. in 8.°

Un ouvrage philosophique intitulé: *De la moralité ou de la puissance intellectuelle, morale et politique nécessaire aux nations, pour atteindre le but de leur plus grand bien-être*. 2 vol. in 8.°

Stoppani (*Antoine*).

Mr. l'Abbé Stoppani, conservateur de la Bibliothèque ambrosienne à Milan, est un naturaliste très-distingué. Il a publié en français un *Traité de Géologie*, et il est le principal collaborateur de la *Paléontologie Lombarde*, ouvrage qui est en cours de publication à Milan.

Vacani (*Camille Baron de Fort Olivo*) Milanais. Lieutenant général, membre de l'Institut Lombard, et de plusieurs sociétés savantes, chevalier de plusieurs ordres, etc.

Après avoir servi avec beaucoup de distinction comme officier du génie dans l'armée du Royaume d'Italie, il s'illustra comme écrivain par son grand ouvrage intitulé: *Storia delle Campagne e degli Assedi* degl'Italiani in Ispagna (3 vol. 1825). Il écrivit en outre la *Biografia del Colonnello Caccianino* fondateur et directeur de l'école du Génie de Modène, d'où sont sortis tant de bons officiers. Comme écrivain en langue française nous devons enregistrer sa brochure publiée en 1858 ayant ce titre: *Bataille du Mincio du 8 Février* 1814, *entre l'armée du Prince Eugène et celle du Maréchal comte de Bellegarde*. Monsieur le Maréchal Vaillant honora d'une critique la brochure du Baron

Vacani dans les journaux de France. Cette critique entreprise dans un but scientifique et avec la loyauté d'un esprit supérieur à toute personnalité, eut pour résultat d'établir une franche amitié entre les deux hommes de guerre, lorsqu'ils furent à portée de se serrer la main à Milan.

Vera (*Auguste*), né dans les Romagnes, vivant.

Professeur nommé par Mamiani à la chaire d'histoire de la philosophie à l'Académie de Milan. Il a comme Joseph Ferrari enseigné pendant plusieurs années la philosophie en différentes villes de France, y compris Paris, où il eut parmi ses élèves le célèbre écrivain Edmond About. Il a pris part à la collaboration et à la fondation de plusieurs journaux et revues en France et en Angleterre. Son principal ouvrage est la *Logique de Hegel*, traduite pour la première fois de l'allemand en français avec une *Introduction et un commentaire perpetuel*. *L'Introduction* est un splendide péristile élevé aux œuvres du philosophe allemand, dont Vera a promis de donner la traduction complète. En 1845 le professeur Vera fit paraître un livre français intitulé: *Problème de la Certitude*. C'est la thèse par laquelle il évinça ses compétiteurs à la Sorbonne.

L'Hégélianisme et la Philosophie est le dernier et le plus récent ouvrage publié par Mr. Vera. (Paris et Milan, 1861). L'auteur enthousiaste du sujet de ses études, présente le philosophe allemand comme le plus hardi découvreur dans les mers de la pensée humaine; celui qui résume le *logos* de Platon, l'*entéléchie* d'Aristote, l'âme universelle de Spinoza, synthètise toute la conception philosophique qui s'est déroulée dans le temps et dans l'espace, objective l'idée et en fait la Création. Le savant Romagnol est un des plus grands poliglottes de nos jours, ayant écrit et publié des ouvrages en latin, italien, français, anglais et allemand.

Visconti (*Ennio Quirino*), né à Rome en 1751, mort à Paris l'an 1818.

Directeur du Musée impérial, Professeur d'Archéologie, Membre de l'Institut de France.

Pour le catalogue complet des ouvrages de l'auteur du *Musée Pie-Clémentin et de l'Iconographie ancienne*, nous renvoyons le lecteur à sa Biographie dans l'ouvrage de Camille Ugoni.

Ses ouvrages en langue française sont les suivants:

— *Description des antiques du Musée Impérial.*

— *Biographies de Cléomène, d'Eckel et de Fabretti*, dans la *Biographie universelle.*

— *Lettre sur le costume des statues antiques.*

Plusieurs Dissertations et Mémoires archéologiques lues à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, à Paris.

Il écrivit aussi cent articles pour l'ouvrage intitulé: *Dictionnaire des Beaux-Arts de l'Académie Royale.*

Plusieurs articles insérés dans le *Journal des Savants.*

Dans le Rapport que l'Institut de France présenta à Napoléon l'an 1808, *Sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne*, Ennio Quirino raconta ceux de la Philologie et de l'Antiquaire.

Outre ses manuscrits inédits qu'on conserve dans le Cabinet des Manuscrits à la Bibliothèque de Paris.

COURTE APPENDICE

Dans cette longue énumération de noms, de faits, d'ouvrages et de dates, nous avons dû, sans doute, nous rendre coupables de quelques omissions et inexactitudes involontaires. Nous en demandons pardon aux ayant-cause, prêts à réparer ces oublis et ces inexactitudes dans une prochaine édition.

Comme la plus grande partie de cette *Étude* a paru en différents articles sur la *Rivista Contemporanea*, l'auteur éprouve le besoin de déclarer que, vu la distance, il n'a pu donner tous ses soins qu'à l'ouvrage intégral, imprimé à Milan sous ses yeux.

FIN.

29

Page	ligne	ERRATA	CORRIGE
24	2	Premières émigrations	*Premiers émigrés de la révolution*
»	9	Arrèterons	*arrêterons*
52	3	Veut-on un spécimen	*Veut-on quelque spécimen*
54	13	Balottés	*ballottés*
57	20	age	*âge*
67	4 et 5	pédagogique et psycologique	*pédagogique et physiologique*
72	2	1837.	1840.




Ital 6135.15
Les Italiens prosateurs francais.
Widener Library 003919653
3 2044 082 275 777